

BULLETIN

DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHETIQUE
Siège social : place du Sauvage 13200 ARLES

N° 113

Décembre 2001



Sur la colline des Mouleyrès, la chapelle Saint-Pierre et Saint-Paul

Dessin de Louis MEGE (1826)
Cliché Bernard DELGADO. Museon Arlaten

SOMMAIRE

ÉDITORIAL Par Henri CÉRÉSOLA	Page 1
SUR LA COLLINE DES MOULEYRÈS, LA CHAPELLE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL Par André GAYET	Page 5
CHRÉTIENTÉ EN PROVENCE Par Michel GAY	Page 29
"MÈRE ! RACONTEZ-NOUS LE MAS JULIAN EN CAMARGUE" Par Michèle TOMA et Marcel AUDEMA	Page 35
ARLES DANS LA LITTÉRATURE (IV) Par René GARAGNON	Page 49
LION D'ARLES Par Rémi VENTURE	Page 54
NOËL Par Pierre MAXENCE	Page 56

COTISATIONS :

Chèque de 21,34 € et 27,44 € pour les abonnements hors de France, à envoyer aux A.V.A. Boîte Postale 30, 13633 Arles Cedex. Ne pas oublier de mentionner votre numéro d'adhérent au dos du chèque, C.C.P. 4439.15 Marseille.

SECRETARIAT :

Du Lundi au Vendredi de 14 h à 18 h
Du mardi au Jeudi de 8 h 30 à 10 h 30
20, Place du Sauvage.
Cours de Provençal : se renseigner au siège.

CORRESPONDANCE :

Toute la correspondance est à adresser à la B.P. 30, 13633 ARLES Cedex.
Téléphone : 04 90 96 62 41 avec message enreoste sur répondeur concernant le programme des activités en cours.

INTERNET :

À partir du 1er janvier 2001 nous informons que nous avons une adresse :
e.mail : ava.arles@worldonline.fr
Quadras, quinquagénaires, ceux qui travaillent comme ceux qui ne peuvent venir à notre siège, merci de laisser vos messages, demandes de renseignements, de références ou de documents à partir de cette date par e mail, nous vous répondrons

ÉDITORIAL

L'année 2001 s'achève ; les changements qui ont eu lieu, tout de même dans une certaine continuité, ont apporté et fait émerger quelques dossiers avec des prémisses d'une étude précisée et de solutions à définir sur le plan patrimonial.

C'est justement à ce moment crucial où les Amis du Vieil Arles sont présents, représentés, actifs, constructifs à propos de nombreuses affaires patrimoniales sur lesquelles il faut sans cesse remettre "son ouvrage" et la pression que l'on constate, un certain laissez-aller dans la poursuite de l'adhésion et de l'abonnement à notre bulletin.

Bulletin qui est l'élément fédérateur et de mise au courant de ce que nous faisons et de ce que nous représentons pour nos lecteurs.

Certes, nous avons 812 abonnés ayant réglé l'année 2001.

Nous sommes un peu chagrinés de constater que, chaque semaine, se manifestent des adhérents étonnés de ne plus recevoir le bulletin malgré trois rappels dans l'année écoulée ou bien qui nous disent que, puisque cela est bien lancé sur les rails, les A.V.A. n'ont plus besoin d'eux mais qu'ils nous soutiennent sans réserve... moralement !

Cela fait toujours plaisir... mais la comptabilité est là, têtue, en fin d'année. Elle vous sera communiquée lors de l'assemblée générale du samedi 23 février 2001 qui se tiendra à la Maison des Associations à partir de 17 heures.

Les publications, en particulier "*Rues d'Arles qui êtes-vous ?*", les fournitures, le travail de réponse à ceux qui nous font des demandes, le budget de fonctionnement du secrétariat qui est au strict minimum, font que nous avons besoin de l'aide de tous et de toutes, compte tenu de la subvention municipale à l'année de 5000 francs inchangée depuis plus de dix années et de la jouissance appréciée d'un autre côté mais qui se mérite, des locaux que nous entretenons de notre mieux.

Merci de le faire savoir autour de vous et de penser à le dire à ceux de vos amis, afin de régulariser leur situation ou faudra-t-il que... nous fassions appel au service d'un encaisseur à domicile comme certains d'entre vous le préconisent ? Nous en reparlerons.

Ceci exposé, voici deux dossiers en cours qui méritent quelques développements dans l'éditorial et auxquels les A.V.A. sont concernés de près.

Tout d'abord, le plan autoroutier futur d'évitement d'Arles mais aussi de desserte locale plus importante, ciblé aussi sur les deux zones industrielles et la liaison parallèle nord-sud (Port-St Louis - Avignon).

Les A.V.A. font partie de l'Association de l'ARPA, créée il y a bientôt trois ans pour la défense du Pays d'Arles en proposant le fameux tracé V.O. enterré. En effet, il y aura obligatoirement un retentissement sur le patrimoine historique et surtout esthétique arlésien. Aussi sommes nous présents aux réunions officielles du comité de pilotage où nous retrouvons la D.D.E., l'État, la mairie, la Chambre de Commerce, la CN du Rhône, les bureaux d'études, etc.

Le contenu des études devient très précis et pointu maintenant que la plupart des tenants et des aboutissants concernant les passages possibles et étudiés sont ficelés.

Il faut que, à propos de ces différents tracés proposés avec leurs avantages, inconvénients, possibilités, équipements, coûts etc., les dossiers soient bouclés en fin d'année 2001. **Le trajet définitif sera irréversiblement déterminé en mars 2002 par les ministères.**

C'est aussi pour cela que **tous les projets de déplacements urbains, évitements, aménagements des carrefours, y compris celui de la RN113 devenue communale maintenant, sont actuellement réfléchis mais aussi suspendus à cette décision.**

Ce que l'on sait de façon sûre, c'est que le tracé devra tenir compte obligatoirement, qu'il soit aérien ou enterré, de deux raccordements incontournables qui seront, à l'est, une bretelle vers le nord par la rocade (Z.I. nord - Port - la gare et Avignon) et à l'ouest, une bretelle vers le carrefour du Vittier pour se raccorder à la voie rapide actuelle, aux communes voisines et au département du Gard.

On nous a chargé aux A.V.A. de vérifier l'impact patrimonial et esthétique de tous les tracés du V.0 à V8 au niveau du patrimoine arlésien, intéressant aussi "la ville double" sur les bords du Rhône.

Le tracé "*VO enterré*" va être enfin étudié correctement et enfin pris en compte par un bureau d'étude dans toutes ses composantes.

C'est ce que nous demandons de longue date, même si l'on suppose que, selon les coûts et les difficultés techniques, **sera retenu seulement le tracé qui offrira le moins de servitudes, toutes considérations confondues** (agricoles, hydrauliques, patrimoniales, périurbaines, environnementales, etc.) mais qui s'accompagnera d'un impact obligatoirement non satisfaisant pour tous.

Le choix sera basé sur la hiérarchie de contraintes.

On ne peut échapper à cette obligation de voie autoroutière lorsqu'on sait que le trafic des poids lourds de 35 tonnes sur la voie rapide s'élève à 6000 véhicules par jour dont 550 transportent des matières dangereuses et explosives, largement au-dessus de la moyenne nationale.

Nous reviendrons là aussi sur les réunions du comité de pilotage, qui vont fixer l'avenir de la Cité au moins jusqu'à 2015 ! (date à laquelle l'autoroute devrait être terminée).

Ensuite, le devenir du Médiapole St Césaire à la Hauture : il mérite sa place en éditorial car il est enfin un exemple parfait de ce que nous souhaitons depuis... 1903 et depuis 1971 surtout !

Une réunion préalable concernant le Médiapole a eu lieu le 21 novembre 2001 en présence du bureau d'architecture de François SEIGNEUR à qui a été confié le dossier.

Nous avons visualisé les quatre projets étudiés et le seul retenu.

Le rapport qualité-prix a été obtenu et respecté concernant l'intégralité de la conservation des bâtiments actuels et des volumes grâce à une communication de tout l'intérieur du bâtiment au moyen d'une diagonale S.O - N.E. permettant de desservir tous les bureaux des 1^{er} et 2^{ème} étages qui seront prévus.

Les arguments architecturaux, spatiaux et financiers se sont rejoints pour rendre fonctionnels les 2000 mètres carrés sur la parcelle de 3 800 mètres carrés. **Sera assurée la mise à jour des trois murs médiévaux historiques et remarquables du site** ; les cours intérieures seront conservées en vue de fouilles éventuelles postérieures (le plan de réglementation du secteur sauvegardé permet cela) ; **le nettoyage des habitations parasites de St Blaise** permettra sa mise en valeur et plus tard son aménagement ; **l'ouverture envisagée d'une promenade "new look"** du boulevard Vauban vers la place de la Redoute en passant le long du rempart des Mourgues est prévue aussi.

Il ne faut pas perdre de vue de garder pour les générations à venir, cette possibilité de dégager le site probable de la basilique chrétienne primitive du temps de Césaire. Ceci représente une opportunité exemplaire par l'explication de l'histoire paléochrétienne d'Arles mais aussi du monde chrétien occidental.

Une ouverture située du côté est face à la poterne médiévale sera effectuée. L'accord de l'architecte des Bâtiments de France (qui a tenu bon) a permis d'envisager cette solution optimale pour l'ensemble de ces propositions ; ceci est à souligner fortement et publiquement.

Une petite question malgré tout, dans cette satisfaction générale.

Pourquoi a-t-il fallu dessiner et présenter trois projets un peu dithyrambiques, un brin destructeurs et beaucoup plus chers pour en arriver à ce consensus pratique raisonnable et acceptable maintenant ?

Nous sommes maintenant dans l'attente de la présentation du dossier définitif qui fera l'objet d'une publication dans le bulletin.

Suite à plusieurs courriers et rencontres entre **l'Office du tourisme et les Amis du Vieil Arles**, il a été décidé que notre association dresserait un état des lieux concernant les circuits thématiques touristiques d'Arles mis en place en 1995, au niveau de la signalétique (placement, conservation, manque, justification) mais aussi au niveau de l'intérêt monumental de son utilisation pratique et de la cohérence actuelle.

Signalons que, consultés à l'époque sur la réalisation de ces monogrammes, nous avons émis des réserves particulières concernant le type et l'emplacement de la signalisation qui a été employée.

Nous nous sommes rendus sur les lieux, au départ de l'Office du tourisme et avons pratiqué, à pied (sauf sur le trajet IRPA - Pont Van Gogh, aller-retour) chaque circuit, comme un jeu de piste, à la fois en candides mais aussi avec le guide à la main, intitulé « *Arles et Vincent Van Gogh- Pierres et Lumière* ». Nous avons noté pour chaque circuit ce qui nous a paru être à signaler spécifiquement et avons terminé par un commentaire général à propos de nos impressions de type visiteur "*lambda*", commentaire que nous vous livrons dans ENTRE-NOUS.

Enfin, le livre "Rues d'Arles qui êtes-vous ?"

Annie TULOUP a mené l'oeuvre à bonne fin ; la parution est prévue pour le 12 décembre 2001, 356 pages, in-4, en quadrichromie.

Préfacé par notre Conservateur Jean-Maurice ROUQUETTE, il apporte une mine de renseignements historiques provençaux, traditionnels, sociaux et économiques de la Cité.

Nous avons collationné et pris bonne note de tous les chèques de souscription afin que chacun puisse venir retirer son exemplaire.

Dédicace et signature auront lieu en janvier 2002 probablement. Nous le ferons savoir par voie de presse ou par courrier à tous nos lecteurs. N'oubliez pas de noter la date de notre assemblée générale à la Maison des Associations et de nous renvoyer, si vous ne venez pas, le matériel de vote ci-joint. À bientôt.

Henri CÉRÉSOLA

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE SAMEDI 23 FÉVRIER 2002
Maison des Associations à 17 heures
Boulevard des Lices - Arles

SUR LA COLLINE DES MOULEYRÈS, LA CHAPELLE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL

Cette modeste étude est la synthèse des récits oraux transmis dans une famille depuis plus d'un siècle et qui s'est attachée à ce monument arlésien.

Ces récits ont été complétés par la lecture de publications détenues à Saint-Pierre et par une recherche personnelle à la médiathèque et aux archives municipales de la ville d'Arles.

Le lecteur n'y trouvera, ni une révélation de faits inconnus, ni une étude archéologique, mais simplement une compilation se référant à des auteurs plus ou moins anciens, ayant cité saint Pierre des Mouleyrès dans leurs écrits. Cette publication représente, malgré tout, une histoire originale et difficile à trouver ailleurs.

Le texte d'André GAYET est illustré de photos et de reproductions par Pierre-Olivier GAYET, son petit-fils.

I SITUATION

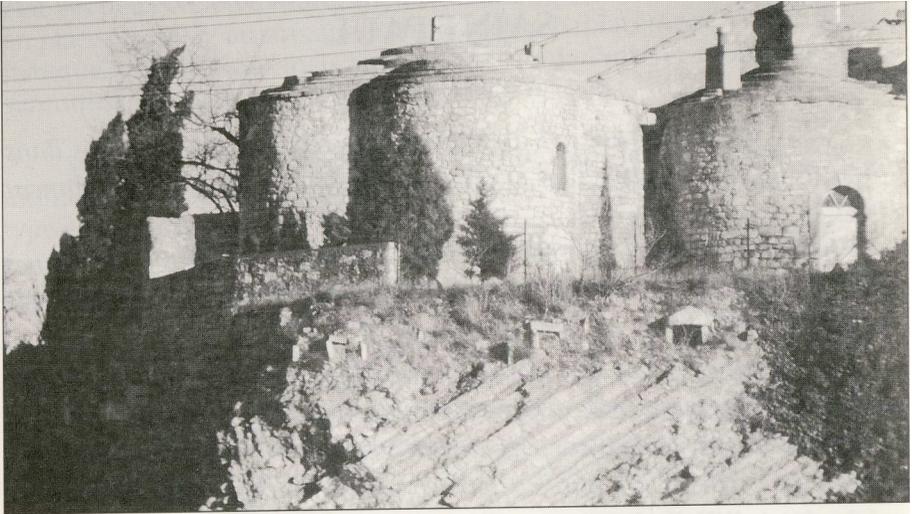
La chapelle Saint-Pierre et Saint-Paul des Mouleyrès est construite sur la colline dite des Mouleyrès, qui est un des monticules situés avant les plates étendues de Camargue et de Crau.

Cette colline située au levant par rapport à la ville d'Arles est plus modeste que la butte sur laquelle s'est développée la ville. Elle est hors les murs, à trois cents mètres de ses remparts.

Il est difficile d'imaginer ce qu'était le relief avant la construction du chemin de fer. En effet, au milieu du XIX^e siècle, la percée de la ligne de Marseille à Avignon a littéralement fait éclater ce massif. Son point culminant n'a échappé à la destruction que du fait de l'existence des chapelles.

Ainsi, il ne subsiste qu'un "îlot rocheux", relié au voisinage par un pont, qui n'est en réalité qu'une mince tranche de l'ancienne colline où passait le chemin desservant les chapelles.

On peut voir sur les parois du rocher la stratigraphie du site et de son massif rocheux.



Saint-Pierre des Mouleyrès - Côté sud-ouest
Exposition "La Chrétienté en Provence" au Musée de l'Arles antique
Photo Marc HEIJMANS (2001)



Saint Pierre des Mouleyrès - Côté nord
Rocher entre la bifurcation des voies ferrées

II TOPONYMIE

L'appellation de "*Saint-Pierre des Mouleyres*" est liée :
X à sa désignation religieuse,
X à l'origine de sa titulature aux apôtres Pierre et Paul,
X au nom de lieu sur lequel est bâti cet édifice.

1 - La désignation religieuse

Elle évolue entre :

X "*basilique*" lorsque l'on veut considérer l'ensemble des bâtiments et leur longue histoire,

X "*église*" dans sa vocation sacrée,

X "*chapelle*" si l'on juge l'aspect modeste qu'elle présente maintenant.

C'est en tout cas l'appellation la plus utilisée de nos jours.

2 - Son rattachement aux apôtres Pierre et Paul

"La double invocation de saints Pierre et Paul, est liée aux traditions de l'église romaine, mais aussi de l'église d'Arles. On suppose que ce double vocable commémorait la fête de saint Pierre aux Liens, le 13 août, à laquelle était associé saint Paul. Ce serait au patronage de l'église San Pietro In Vancolis que venait de reconstruire le Pape Sixte Trois (432-440) sous le double vocable des apôtres Pierre et Paul, que l'église arlésienne doit sa titulature.

La fondation de la Basilique des Alyscamps remonte au dernier quart du V^e siècle, et l'illustration à Arles de la mémoire des apôtres aurait donc incité les Arlésiens à affirmer le rattachement de leur église à saint Pierre et saint Paul par des liens plus personnels." Fernand Benoit

3 - La désignation du nom de lieu

Elle a évolué au cours des siècles. En 1397, l'acte d'achat d'un moulin à vent appelé le "*Mouleires*" près de l'endroit où est bâtie l'église, vient du mot "*moulinaires*" : celui qui exploite un moulin.

Cette appellation a peu évolué entre Saint-Pierre aux Mouleires et Saint-Pierre des Mouleyres qui est d'usage maintenant. Mais de très nombreux documents se référant à la situation de l'église au milieu de la nécropole des Alyscamps, la dénomment Saint-Pierre des Alyscamps.

Enfin des textes anciens, notamment au Moyen Âge et jusqu'à l'étude d'Émile Fassin en 1874 lui donnent la dénomination de Saint-Pierre de Favabregoule ou Fabregoule, à cause des micocouliers (en provençal "*favabregoulies*") qui croissaient aux alentours de la colline.

Il faut noter que la construction, au XVI^e siècle, d'une deuxième chapelle accolée, ne se traduit pas par l'attribution d'un nom différent, les deux constructions faisant partie d'un même ensemble religieux attaché aux deux apôtres Pierre et Paul.

Aussi, l'usage récent de donner le nom de Saint-Pierre à la partie la plus ancienne, et Saint-Paul à la partie la plus récente, ne se justifie que par le souci de faciliter la désignation de chaque partie.

III LA COLLINE DES MOULEYRÈS

1 - La nécropole

La colline des Mouleyrès participe à l'histoire d'Arles comme partie de l'ensemble de la nécropole des Alyscamps. Le cimetière, qui s'étendait entre les marais et le castrum, a été utilisé jusqu'au XVII^e siècle. Sa situation, hors des murs, a été largement exploitée pour en faire un lieu de repos aux victimes, notamment lors des grandes épidémies de la fin du Moyen Âge.



Saint-Pierre des Mouleyrès - Face nord (détail)
Vue des sarcophages et de la chapelle avec le toit de lauzes

"Le point culminant et central de l'Élysée était la chapelle Saint-Pierre... La ligne de circonvolution qui entourait l'Élysée aboutissait à la croix plantée au premier moulin de la colline des Mouleyres et se terminait directement à la chapelle de Saint Pierre... Longtemps, dans ce vaste périmètre, on n'a pu remuer la terre sans en faire sortir des tombeaux ou des ornements d'anciennes sépultures." JJ Estrangin.

On peut voir tout autour de la paroi rocheuse de nombreuses sépultures de pierre dont certaines semblent n'avoir jamais été ouvertes.

Le sol même de la propriété contient des ossements sans sépulture que l'on a découverts lors de travaux d'entretien, de transformations ou même de jardinage.

Beaucoup de ces ossements proviennent de squelettes d'adultes jeunes et d'enfants disparus lors des épidémies : le nombre de cadavres était tel, qu'il était impossible de les inhumer tous dans des sépultures.

Ces ossements ont été recueillis et sont aujourd'hui conservés avec respect dans des vases disposés dans la chapelle Saint-Pierre.

2 - Les pierres de la colline

Le site des Alyscamps, et donc des Mouleyrès, a été pillé par les Arlésiens entre le V^e siècle et le XIX^e siècle. On relève qu'en 1518 le conseil municipal *"défendait de tirer des pierres des Mouleyrès sans permission du consul"* ; le terme de *"pierres"* désignait les tombeaux et vestiges antiques.

Lors de l'éclatement de la colline par la construction de la voie de chemin de fer, *"le rocher des Mouleyrès a été creusé jusque dans ses profondeurs."* - Abbé Trichaud - 1872 . Les déblais ont été utilisés pour des fours à chaux, près des chapelles. On peut encore observer une couche de chaux, de près de cinquante centimètres d'épaisseur, en haut du chemin desservant la propriété.

3 - Les moulins

La situation de cette colline, sur un point élevé et particulièrement venté, au débouché du Rhône, a justifié l'installation de nombreux moulins à vent du XIV^e au XVIII^e siècles. En 1830, on en compte vingt-deux, en état ou non de fonctionnement.

L'étude de Jean Servonat, dans le bulletin des Amis du Vieil Arles, a donné toute précision sur les moulins à vent au début du XIX^e siècle.

C'est ainsi que le moulin de Jessé Charval était situé à trente mètres à l'est de la chapelle, le moulin Félix à trente mètres au nord-est du précédent à la verticale de la voie ferrée de Marseille, et le moulin Bolin était à la verticale de la tranchée de la voie de Port-Saint-Louis.

Le dessin de Louis Mège en 1826, exposé au Muséon Arlaten, représenté en photo de couverture, montre bien ces moulins au milieu de *"tombes antiques jonchant le sol et jetées pêle-mêle comme si le terrain avait éprouvé quelque catastrophe physique, mais ce bouleversement n'est dû qu'à l'avarice de l'homme et la main sacrilège du spoliateur"*. Millin : Voyage dans les départements du Midi de la France - 1808.

4 - L'aqueduc romain

Outre les moulins, les abords du rocher comprennent les restes de l'aqueduc romain primitif très bien étudié par Jean Servonat.

En effet, cette ruine longtemps considérée comme les restes d'un moulin, a été identifiée comme étant ce qui subsiste de l'aqueduc romain augustéen venant du sud des Alpilles.

Ce mur de pierres sèches est situé sur un promontoire isolé appartenant maintenant à la S.N.C.F., mais relié à la propriété.

"La direction de ce mur est parfaitement perpendiculaire à la porte d'Auguste, sa forte épaisseur de 1,40 m permet de supposer qu'il s'agit de l'assise directe d'une conduite d'aqueduc, enfin son altitude est tout à fait compatible avec le niveau de référence du Théâtre antique." Jean Servonat.

Cet aqueduc aurait été détruit partiellement à la fin du premier siècle après Jésus-Christ par un phénomène accidentel. Il fut rapidement remplacé au début du deuxième siècle par un second aqueduc qui, du pied du versant nord des Alpilles, alimentait Arles au niveau de l'amphithéâtre. Ce second aqueduc a été certainement détruit par Charles-Martel lors de son siège d'Arles en 736.

5 - Le souterrain

La découverte à la fin du XIX^e siècle, d'un *"monument souterrain"*, peut être considérée comme faisant partie des abords.

Monsieur Armand DAUPHIN dans un article publié en 1889 dans le Bulletin archéologique d'Arles, raconte cette découverte :

"Il s'agit d'un monument souterrain, caché cette fois sous l'église St Pierre des Mouleyrès. Voici les renseignements que nous pouvons donner grâce à l'obligeance de Monsieur Guibert, propriétaire du terrain sur lequel se font les fouilles.

Il y a environ 35 ans, lors de la construction du bassin qui alimente les ateliers P.L.M., un coup de mine découvrit une excavation dans le massif des Mouleyrès. Poussés par la curiosité, deux ouvriers eurent le courage d'explorer ce souterrain. Attachés à une longue corde, on les descendit jusqu'à 24 mètres environ au dessous de l'entrée.

Arrêtés par une source très abondante et qui remplissait toute la cavité, ils furent obligés de rebrousser chemin; mais en remontant, leur attention fin attirée par une porte à plein cintre...

Ils franchirent trois degrés et se trouvèrent dans une vaste salle taillée dans le roc ; grâce aux bougies dont ils avaient pris soin de se munir, ils purent constater que cette salle, de forme ovale, renfermait outre quelques sièges de pierre, une table sur laquelle se trouvaient des crânes et une amphore remplie de pièces de monnaie. Ils donnèrent ces objets à un chef de travaux qui les en récompensa généreusement.

On n'a jamais su ce qu'étaient devenus les crânes et l'amphore. Quant à la cavité qui donnait accès à la chambre souterraine, on la combla, et il n'en fut plus question.

Est-ce un tombeau, est-ce une crypte communiquant avec l'église ou avec le temple sur les ruines duquel fut bâti Saint Pierre de Mouleyrès ?"

6 - Cippes et épitaphes

"Le cimetière de Saint-Pierre et Saint-Paul s'est révélé riche en cippes païens et en épitaphes chrétiennes des V^e et VI^e siècles.

Une des épitaphes les plus anciennement découvertes était celle d'Ursula, mise au jour en 1536, lorsqu'on détruisit la chapelle — pour fortifier la ville — en prévision de l'invasion de Charles Quint, et fit croire à la présence en ce lieu des reliques d'Ursule et des Onze mille Vierges.

La dernière, trouvée, à l'ouest de la chapelle, au nom de (Felic) ianus, avec vase caliciforme, est entrée dans le musée en 1932 en don de Mme Guibert.

Le produit des travaux de terrassement du XIX^e siècle a malheureusement été dispersé entre les musées d'Arles et ceux d'Avignon et de Marseille, ce dernier ayant été richement approvisionné en inscriptions et en verrerie, bijoux et statuettes par Hippolyte Augier, employé du musée Borély qui, de 1866 à 1884, était le prospecteur de la région.

Un grand nombre de pièces furent dirigées vers le musée de Genève par Augier lui-même et par des Arlésiens, qui avaient été en rapport avec H. Gosse, conservateur de ce musée, lors de son séjour en Arles en 1876.

Celui-ci y fit quelques fouilles. S'il fit don au musée d'Arles d'un fragment d'inscription chrétienne, figurant un calice accosté d'un colombe, qui avait été trouvé à l'est du chevet de Saint-Pierre (il est aujourd'hui perdu), il fit bénéficier le musée de Genève de plusieurs fragments de sarcophages à figure en marbre..." - Fernand Benoit

IV LÉGENDES ET HISTOIRE DE SAINT-PIERRE DES MOULEYRÈS

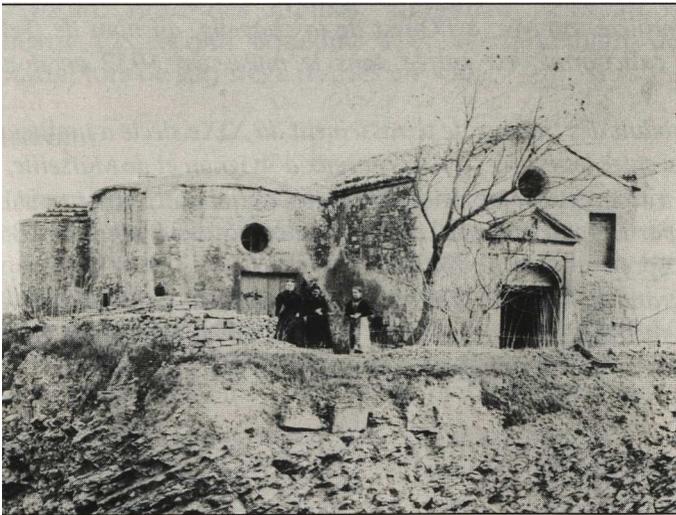
1 - Le Temple du Dieu Mars

Sur la colline des Mouleyrès, avait été bâti par les Romains, un temple élevé à la gloire du dieu Mars. Ce temple était en général placé hors des villes, afin de mettre sous la protection de ce dieu, les murs et les remparts.

2 - Saint Denys l'aréopagite et la fondation de la basilique

Saint Denys l'Aréopagite (membre de l'aréopage, Tribunal d'Athènes), né à Athènes, était membre de l'Aréopage avant sa conversion par saint Paul. Il va voir saint Jean l'Évangéliste à Éphèse puis le pape saint Évariste à Rome en 98 ; ce dernier l'envoie dans les Gaules, peu après l'an 100..., alors que saint Trophime était en place comme premier évêque d'Arles !

"Ils arrivèrent à Arles et logèrent en un lieu proche du Temple de Mars. Mais ils trouvèrent saint Trophime mort. Le lendemain, prenant une croix à la main, saint Denys alla aux Champs Élysées et voyant dans le temple dédié au dieu Mars une foule venue apaiser le dieu Mars, il fit abattre la statue qu'on y adorait. Il convertit plusieurs idolâtres, changea ce temple en une église qu'il dédia aux apôtres Pierre et Paul. Cela fit que les chrétiens d'Arles souhaitèrent l'avoir pour leur évêque, ce qu'il devint." Gilles Duport



Saint-Pierre des Mouleyrès vers 1900
Face ouest - Entrée des deux chapelles

Saint Denys ne sera évêque d'Arles que pendant deux ans, avant d'être nommé évêque de Paris. Plus tard, cette église fut ruinée par les Alamans de Chorus, par les Goths, puis par les Sarrasins.

Quelques auteurs ont avancé, mais sans preuve, qu'elle fut reconstruite et embellie par Charlemagne.

La fondation de Saint-Pierre des Mouleyrès est connue par une inscription trouvée en 1868 sur une pierre obituaire découverte lors des travaux de creusement des voies ferrées. Cette épitaphe mentionne la mort de Pétrus : *"Philius condamne Asclipi qui fondabet hanc baselicam sancti Petri et Pauli"*.

La mort de Petrus se place en 530, après le consulat de Decius Junior qui est de 529. D'après Fernand Benoit, la fondation de la basilique des Alyscamps doit donc remonter en 525 au premier quart du VI^e siècle, du vivant d'Asclepius.

La pierre obituaire découverte au chevet de la basilique est maintenant déposée au musée d'Arles.

3 - Le Moyen Âge

"Autour de cette église étaient groupés au Moyen Âge, l'Hôpital des Pèlerins de Saint-Jacques de Compostelle et la chapelle de la Trinité, entourée d'un cimetière, mentionnée par une bulle de Pascal II en 1113.

Ces trois édifices, situés à peu de distance au nord de la voie romaine, qui traversait les Alyscamps, étaient désignés au XIII^e siècle du nom de "Fabregoule" c'est-à-dire des micocouliers, qui ombrageaient le plateau rocheux des Mouleyrès." Fernand Benoit

Dans les années 1150, lors du siège d'Arles par Frédéric Barberousse, empereur germanique, la basilique fut très abîmée mais reconstruite avec les mêmes pierres.

En avril 1224, la dame Jacine, épouse de Geoffroy Bastony, lègue dans son testament 40 sols, à partager entre les églises Saint-Pierre et Saint-Jacques de Favabregole.

4 - Charles Quint

En 1536, Charles V (Charles Quint), empereur de l'Empire romain germanique, *"étant venu en Provence, prend Aix et s'y fait proclamer roi d'Arles. Il décide alors d'assiéger Arles. Les Arlésiens décidèrent de mettre la ville en état de défense et réparèrent les remparts avec une diligence incroyable.*

Les habitants payèrent une cote de cinq sols chacun pour subvenir à toutes les dépenses. Le 17 août, le Général Alphonse d'Alvaros, marquis du Guast de Vasto, accompagné de deux officiers et de dix cavaliers, se porte sur la colline des Mouleirès pour reconnaître l'état de la ville.

Les Arlésiens, sous le commandement du Seigneur des Porcelets, qui avait le goût de l'artillerie, s'étant placés sur la tour qui est au bout de l'estrade de la porte de Laure, lui tirèrent de suite deux coups de canon. Ce général, s'apercevant qu'on mettait le feu au canon, eut le temps de se retirer derrière la chapelle Saint-Pierre et le boulet tomba dans le même instant à l'endroit qu'il venait de quitter.

Ce seigneur fut si épouvanté qu'il prit prudemment le parti de ramener sa troupe à Aix. Cette retraite causa la plus grande joie aux Arlésiens."
Extrait de l'histoire d'Arles - 1808 - De Noble Lalauzière

Une autre interprétation, encore plus glorieuse, assure que ce fut Charles Quint lui-même qui échappa à ces boulets derrière Saint-Pierre. *"Après ce succès, les Arlésiens démolirent une grande partie de l'église, mais en la démolissant on trouva deux châsses de bois, dans l'une il y avait les reliques de sainte Ursule et dans l'autre il y avait celles des onze mille Vierges.*

On porta en procession ces deux châsses à l'église Saint-Michel de l'Escale, et après que Charles Quint s'en fut retourné en Espagne, on fit rebâtir cette église et on la mit en l'état où on la voit" - Gilles du Port 1690.

5 - Les chapelles des Alyscamps

"Sur toute l'étendue des Alyscamps, ont été construites pendant des siècles, trente chapelles votives consacrées à saint Bertulphe, saint Bourbon, saint Trophime, saint Polycarpe, saints Serge et Baccus, saint Théode, saint Rastel, saint Didier... Les ruines de douze chapelles se voyaient encore à la fin du XVII^e siècle." Fernand Benoit

Il ne subsiste plus que trois chapelles : Saint-Honorat des Alyscamps la plus imposante, la Genouillade, la plus petite mais marquée selon la légende par l'empreinte du genou du Christ, et Saint-Pierre des Mouleyrès, la plus ancienne par l'histoire de sa création.

En 1617, Saint-Pierre des Mouleyrès fut uni à la paroisse Saint-Julien mais conservait le titre de prieuré, dont le titulaire était laissé à la nomination du chapitre métropolitain de Saint-Trophime.

6 - Les ermites

Au XV^e siècle, Saint-Pierre était un ermitage de grande vénération. En juin 1446, la Dame Magdeleine, veuve de noble Jacques de Montredon, lègue dans son testament *"un gros"* à l'ermite de Saint-Pierre des Alyscamps.

Au XVII^e siècle, l'archevêque d'Arles décide d'expulser les ermites devenus trop nombreux en Arles et leur enjoint de se retirer hors la ville et du diocèse :

"En 1631, l'église Saint-Pierre de Favabrigoule était la résidence d'un ermite, Pierre Casanove, non autorisé par l'archevêque et, paraît-il, de peu d'éducation... Le 26 du dit mois d'octobre, moi, notaire et greffier, intime et notifié à frère Pierre Casanove, ermite, demeurant à l'église Saint-Pierre des Alyscamps, trouvé en personne malade, dans une petite habitation qui est à côté de la dite église, lequel a dit y avoir sept semaines qu'il est malade et tient le lit et que, incontinent qu'il sera remis, il ira parler à Monseigneur l'archevêque." Greffe de l'archevêque d'Arles

Au XVIII^e siècle, c'est à l'occasion de la visite pastorale effectuée en 1776 par Monseigneur Dulau, archevêque d'Arles de 1776 à 1792, dans les paroisses d'Arles qu'est signalé qu'il existe dans la chapelle Saint-Pierre des Alyscamps, *"un espèce d'ermite"* qui vit de bonnes moeurs.

Grâce à l'enquête réalisée après la Révolution par les autorités monarchiques qui adressèrent en 1817 à tous les maires un questionnaire destiné à faire le point sur les destructions subies par les édifices religieux et leur état actuel, les réponses du maire d'Arles sont :

"Les hermitages de Saint-Pierre aux Mouleyrès hors la ville et de Saint-Genet de Trinquetaille sont convertis en maison d'habitation. À la question : quel pèlerinage y faisait-on ? La réponse était : on y faisait des processions lors de la fête de l'église. À la question : quels sont les hermites qui y habitaient ? La réponse était : Monseigneur Dulau les avait supprimés ou du moins avait défendu qu'on portât l'habit d'hermite. Ces hermites y avaient leur logement et vivaient du produit de leur quête qu'ils faisaient dans la ville ou à la campagne. Cet édifice existe encore mais il a été converti en ménage ou écurie". Archives municipales d'Arles

Il semble que Saint-Pierre des Mouleyrès dépendait jusqu'à la Révolution du Chapitre de Notre Dame de La Major.

Le prêtre, puis l'ermite, ont logé dans le prieuré, qui était sans doute limité à la pièce de la cuisine actuelle, comme le laissent supposer les différentes épaisseurs des murs.

7 - La Révolution et le XIX^e siècle

À la Révolution, les chapelles et le prieuré sont saisis comme bien national et *"vendus aux enchères publiques par l'administration du district d'Arles à Calixte Laugier le dix huit floréal de l'an trois (8 mai 1795), comme représentant les prieurés réunis de Saint-Michel de l'Escale et Saint-Pierre des Alyscamps"*.

Ce premier acquéreur revend le vingt-sept nivôse de l'an dix (18 janvier 1801) à François Villard, meunier, les chapelles de Saint-Pierre des Alyscamps et le prieuré. Sur l'acte de vente, il est mentionné qu'une croix est plantée devant la chapelle.

François Villard appose une plaque de marbre sur la façade sud de la propriété. Celle-ci représente une chapelle sur laquelle ont été ajoutées les ailes d'un moulin, le tout entouré de guirlandes de feuilles et surmonté des initiales "FV 1807". Cette plaque fort bien conservée orne la façade de la propriété.

Après son décès, la propriété revient à sa fille, Marie-Thérèse Villard, veuve de Claude Pasquet, meunier.

Le 24 décembre 1832, Marie-Thérèse Villard vend à Pierre Giraud, ménager, *"la chapelle dite de Saint-Pierre des Alyscamps, un moulin à vent avec toutes ses dépendances pour la somme de 2 400 francs"*.

À la mort de Pierre Giraud, la propriété échoit à son fils Louis Giraud, ménager.

Le 9 novembre 1838, ce dernier vend à Toussaint Régis Guibert, employé des douanes, *"la chapelle de Saint-Pierre des Alyscamps ou des Mouleyrès située dans le territoire d'Arles, au sommet du rocher des Mouleyrès"* pour la somme de 2 700 francs.

C'est son fils Antoine Guibert, qui reçoit la propriété dès 1851. Antoine Guibert, rentier, décède le 17 janvier 1907. Le domaine revient à son épouse, Virginie Augéy, mariée en premières noces à Émile Gayet et en secondes noces à Antoine Guibert.



Plaque de François Villard, meunier, en 1807
avec la représentation d'un moulin à vent

V LA BASILIQUE SAINT-PIERRE ET SAINT-PAUL

1 - Description architecturale

Cet édifice, plusieurs fois remonté après des démolitions partielles "a conservé les parties inférieures de ses structures d'époque paléochrétienne. Les trois absides en cul de four se rejoignent sur une travée centrale en arc de cloître. Une travée de nef, d'époque gothique, sur croisée d'ogive, a été rajoutée à l'ouest. Une deuxième église a été construite, sur le flanc sud de la première à l'époque romane, et conserve encore une superbe abside semi-circulaire, voûtée en cul de four, qui a été récemment dégagée de ses constructions parasites par le propriétaire... L'état actuel des édifices date d'une importante restauration au début du XVI^e siècle mais en conserve les plans et volumes originels". Jean Maurice Rouquette

Le plan qu'en a laissé Pierre Véran à l'époque de la Révolution montre que l'édifice ne comprenait alors "qu'une abside tréflée précédée à l'ouest d'une petite salle carrée avec autel de Notre Dame de Lorette (1659) qui faisait communiquer ce trichore avec l'église proprement dite accolée au sud et comprenant un corps de bâtiment avec abside non voûtée, sous le titre de Saint-Pierre. Au sud de celui-ci, étaient les bâtiments du prieuré". - Fernand Benoit

Les descriptions ainsi faites ci-dessus par les deux conservateurs des monuments historiques qui se sont succédés à Arles pendant le XX^e siècle, fixent en des termes architecturaux choisis, les principales caractéristiques de cette basilique.

"D'après une théorie exposée par P. de Meynard, les absides tréflées auraient été inspirées par les trois éléments : soufre, mercure et sel, qui correspondent à l'esprit, à l'âme, et au corps et partant réunis, personnifient l'homme". - Robert Bailly

La partie la plus au nord comprend donc une abside tréflée triconque avec une petite fenêtre ouverte au sud-est. Seules subsistent, de la chapelle du V^e siècle, les grosses pierres du soubassement qui forment la base de la chapelle.

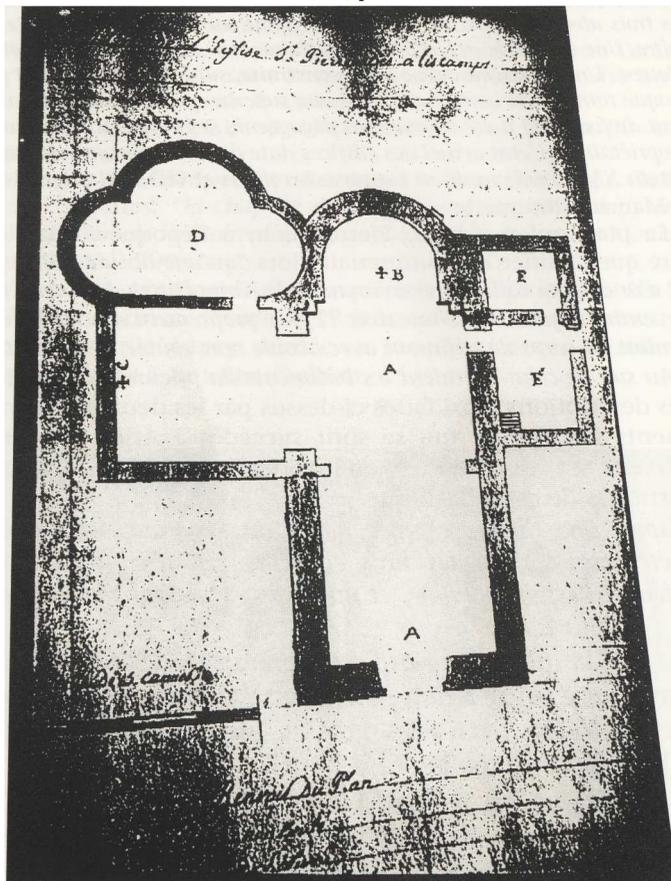
Vu de l'extérieur, on se rend bien compte que le reste de l'édifice, malgré l'épaisseur de ses murs de plus de cinquante centimètres a été reconstruit avec des matériaux moins nobles lors notamment de la réhabilitation qui a succédé au siège de Charles Quint en 1536.

Il est intéressant de noter que l'axe de la nef est décalé par rapport à celui de l'abside. Une légende voudrait que ce décalage soit assez fréquent et rappellerait que la tête du Christ sur la croix était inclinée sur le côté droit.

Les deux portions latérales du trèfle ne sont pas symétriques, la partie gauche étant beaucoup plus importante que la droite.

Plan de l'Église Saint-Pierre des Alyscamps
dressé par Pierre Véran en 1800.

Extrait du manuscrit n° 792 intitulé
"Recherches pour servir l'histoire de l'Église d'Arles"
Tome 1^{er}, p. 398



- A : Corps de l'église
- B : Autel sous le titre de Saint-Pierre
- C : Autel sous le titre de Notre Dame de Lorette
- D : Sacristie
- E et E' : Prieuré

Sur ce côté gauche du trèfle, on remarque les restes d'une ancienne cheminée qui aurait servi après la Révolution à un four de boulangerie.

La nef à voûte d'ogives, de style flamboyant date du XVI^e siècle. Au plafond, on distingue encore des traces de peintures qui avaient couvert cette partie aux XVII^e et XVIII^e siècles.

En regardant le plafond, on repère plusieurs crochets qui y ont été scellés lorsque la chapelle, au milieu du XIX^e siècle, a été louée à l'Athlétic Club Arlésien pour y entraîner ses adhérents. Cette association sportive avait couvert une partie des murs d'insignes et d'écussons qui apparaissent encore.

Aux quatre coins de cette nef, on remarque des têtes en pierre sculptées. Une seule est encore très belle. Les autres ont été abîmées, en particulier une qui semble incluse dans l'épaisseur du mur.

Cette nef comporte deux ouvertures datant du début du XIX^e siècle lorsque la chapelle a été transformée en écurie. Cette nouvelle utilisation a été à l'origine de la création d'un portail inesthétique mais fonctionnel pour le passage des charrettes et chevaux, et du percement d'une fenêtre plein nord permettant d'éclairer l'écurie.

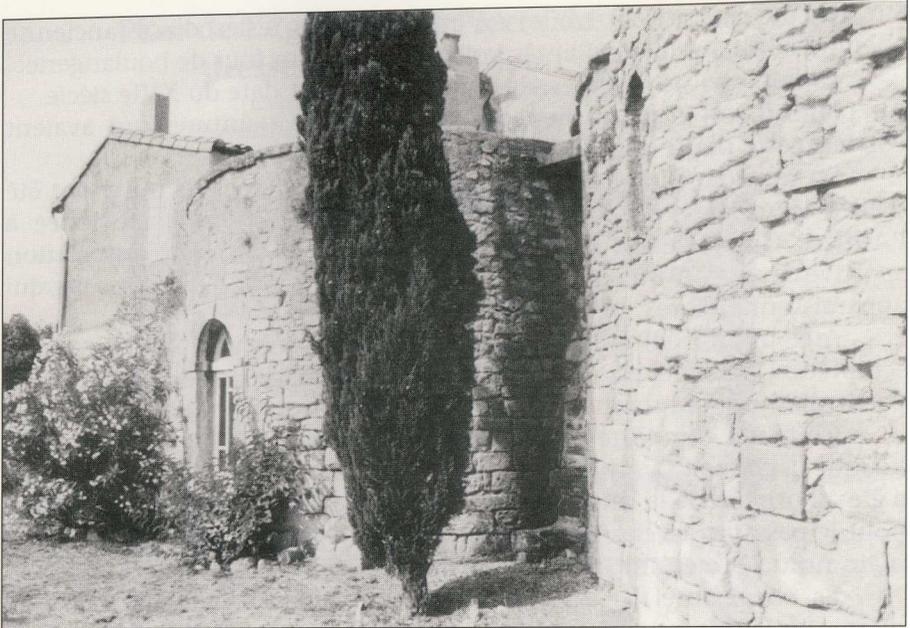
La couverture de la chapelle est constituée de grandes dalles de pierres ou lauzes, se chevauchant. Sur le côté ouest, au-dessus du portail, un oculus diffuse une lumière agréable. Le sol de cette chapelle serait, d'après Fernand Benoit, à près de deux mètres plus profond et pourrait être recouvert de mosaïques.

Depuis 1940, il est constitué de pierres plates dans l'abside et de ciment dans la nef. Lors de la mise en oeuvre de ce revêtement, on a découvert à environ cinquante centimètres de profondeur une sépulture qu'il a été décidé de ne pas ouvrir. Cette découverte confirme les textes anciens qui situent plusieurs sépultures dans la chapelle :

"Honorada Roubaud, veuve de Jean Roux, berger d'Arles, par son testament au 23 mars 1639, fait élection de sépulture dans la chapelle Notre Dame de Lorette pour le repos de son âme, une messe de mort sera dite chaque semaine à tel jour qu'il plaira au prieur de Saint Pierre... Dans un caveau de cette chapelle, fut enterré Monsieur Signoret, et en 1781 Monsieur Honoré Abril, procureur. Au moment que le cadavre était sur le seuil de la porte, la cloche tomba." - Pierre Véran

"Ce Monsieur Honoré Abril, procureur au siège d'Arles, s'était fait remarquer par ses excentricités. N'ayant jamais vécu en bonne harmonie avec son épouse, il déclara dans son testament qu'il voulait être enterré dans la chapelle de Saint-Pierre des Alyscamps, de peur que ses restes mortels ne viennent à se rencontrer un jour avec ceux de son épouse."

La chute de la cloche de la chapelle, sur son cercueil le jour de ses obsèques, fût sûrement un signe du ciel.



Les absides des chapelles
Côté est, vue du sud



Autel et nef à voute d'ogive
de la chapelle Saint-Pierre
(XVI^e siècle)

D'après le plan de l'église dressé par Pierre Véran, l'abside de cette chapelle était la sacristie, et l'autel de Notre Dame de Lorette était situé au niveau de l'ouverture actuelle au nord.

L'église mitoyenne, située au sud, entre le prieuré et la chapelle Saint-Pierre, comporte une très belle abside semi-circulaire décrite ci-dessus par J.-M. Rouquette.

Plusieurs ouvertures sont remarquables : une porte en cintre donnant sur l'extérieur, à droite une ancienne porte bouchée qui pouvait donner accès au prieuré et à gauche un important renforcement dans les parois de la chapelle. L'utilité de cette grande niche est restée mystérieuse du fait que la base de pierre évoquait en la frappant un espace creux.

L'ouverture toute récente de cette base a révélé une cavité de 1,10 mètres de long et de plus de 2 mètres de profondeur remplie de terre meuble et revêtue d'un enduit qui fait penser à un puits ou à une citerne. L'existence de ce puits sous les fondations de la chapelle pose des interrogations sur son origine. Est-ce l'accès à une cache ? Ces questions restent encore sans réponse.

La nef de cette chapelle n'est pas voûtée, et si la couverture au-dessus de l'abside est en lauzes comme celle de l'autre chapelle, le reste est un toit en tuiles. Aucun texte ou gravure n'a pu révéler un autre type de couverture.

"Sur la couverture, on peut voir les restes d'un clocher en arcade, petit édicule terminé par un petit pignon à double pente". - Robert Bailly.

C'est sans doute de ce clocher qu'est malencontreusement tombée la cloche, lors de l'enterrement du procureur Abril mentionné précédemment.

Un grand oculus, actuellement bouché, est orienté à l'est, à la jonction de l'abside et de la nef. Cette église a été aux XVI^e et XVIII^e siècles le siège de *"la fondation de messe de la confrérie des meuniers d'Arles"*.

Sur le côté droit de la nef repose une ancienne sépulture qui a servi de mangeoire et d'abreuvoir pour les chevaux au XIX^e siècle.

Sa façade, orientée plein ouest, comporte un portail de style XVI^e siècle défigurés par les ouvertures, portes et fenêtres, qui ont été pratiquées lors de la transformation de ce bâtiment en logement en 1908.

2 - Le prieuré

La partie la plus ancienne du prieuré est l'actuelle cuisine qui communiquait avec l'église par une porte très étroite. Elle comportait une pompe à eau qui a fonctionné jusque dans les années 1935, ce qui suppose l'existence d'un puits dans le rocher.

Il semble que la salle à manger actuelle ait été rajoutée vers le XVII^e siècle.

Tous les autres locaux de la propriété ont été construits au milieu du XIX^e siècle pour la plupart et en 1908 pour toute la partie à l'ouest.

Sur le devant de la chapelle, on doit évoquer l'existence, au début du XIX^e siècle d'une *"grande croix de bois plantée dans un bloc de maçonnerie devant la porte de cette église. Ses grands bras de couleur sombre s'étaient inclinés sous les coups du vent du nord. Elle a disparu dans les travaux de creusement qui ont fait de cette éminence comme un promontoire au milieu de carrières profondes ouvertes dans le roc"*. - Émile Fassin

H. Clair, en 1837, mentionne également *"cette grande croix de bois enchâssée dans une pierre carrée élevée devant la partie principale qui a été inclinée par les vents. Personne ne prend la peine de la redresser"*.

Enfin, exposée sur la terrasse du prieuré, on remarque une belle plaque de marbre bien conservée, portant en relief les armes d'un archevêque : il s'agit, comme l'a signalé J.-M. Rouquette, des armoiries de Gaspard du Laurens (1567-1630), archevêque d'Arles.

Une explication possible à la présence de cette plaque à Saint-Pierre a été donnée par le Docteur Cérésola, président des Amis du Vieil Arles : le frère de l'archevêque, Richard du Laurens, était capucin dépendant du couvent de Rochefleur (près des ateliers du chemin de fer actuels), et abbé de Saint-Pierre.

Un des capucins a, jusqu'au milieu du XVII^e, desservi Saint-Pierre des Mouleyrès, et l'archevêque ayant par testament laissé ses biens à son neveu Antoine du Laurens, abbé de Saint-Pierre, cette plaque a dû être déposée en son temps dans le prieuré.



Armoiries de Monseigneur Gaspard du Laurens

VI SAINT PIERRE DES MOULEYRÈS ET LE CHEMIN DE FER

1 - La création de l'îlot rocheux

La construction du chemin de fer d'Avignon à Marseille, dans la perspective d'une liaison de Paris à Lyon et Marseille (PLM), est décidée le 30 avril 1842, après un long débat à la Chambre des Députés, avec l'intervention personnelle de Lamartine dans un discours mémorable, justifiant le passage de la voie ferrée par Arles plutôt que par Aix, qui d'ailleurs n'en voulait pas.

La nouvelle de l'adoption du projet fut accueillie avec une grande allégresse par les Arlésiens. C'est l'ingénieur polytechnicien, Paulin Talabot qui obtient la concession de cette ligne.

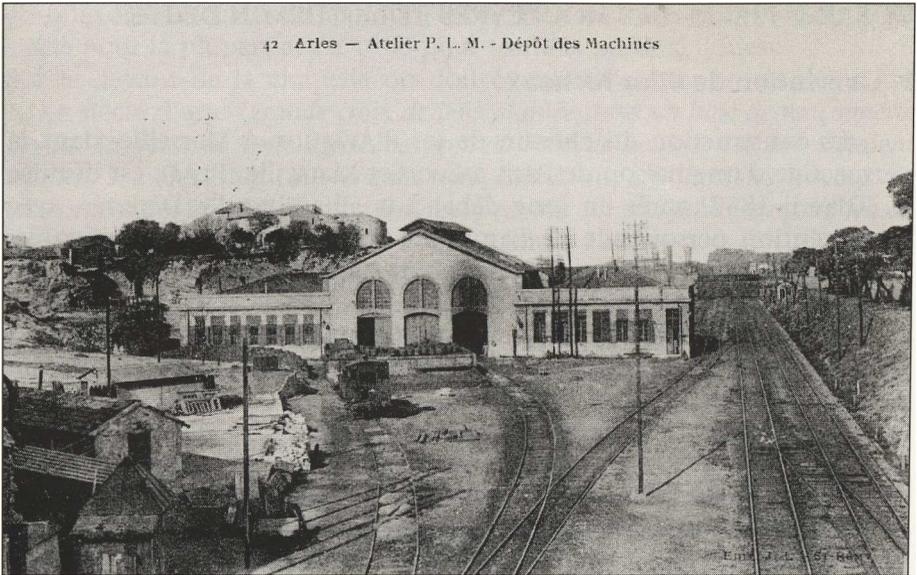
"C'est sur les bords de la voie aurélienne entre l'église Saint-Honorat et la colline des Mouleyrès, que va s'ouvrir le chantier. Une vase tranchée sera ainsi creusée dans cette colline, rasée, puis nivelée. Sur le plateau archéologique, c'est la détérioration quasi complète des Alyscamps, l'antique et célèbre nécropole paléochrétienne. Peu d'Arlésiens protestent; seul Amédée Pichot s'élèvera timidement dans un poème contre cette décision. Des centaines de cuves funéraires sont brisées et emportées par les paysans de Crau et de Camargue pour servir d'abreuvoirs. Les plus beaux sarcophages trouvent une place dans les musées d'art païens et chrétiens. Quelques uns sont encore visibles dans les ateliers, ou accrochés aux flancs de la coupure de l'église Saint-Pierre. Un dessin du peintre Jacques Réattu donne la physionomie d'alors ainsi qu'un dessin de L. Mège représentant la chapelle Saint-Pierre et les fameux moulins de la butte..."

L'inauguration de la ligne, le samedi 8 janvier 1848, est marquée par un banquet de 600 couverts offert par Monsieur Talabot, dans une des rotondes des ateliers, aux ouvriers qui vont quitter les chantiers." Marie-Thérèse Cordero, bulletin AVA de décembre 1990.

Les bouleversements subis par la colline seront aggravés par la création de la ligne d'Arles à Port-Saint-Louis-du-Rhône, entraînant le percement d'un tunnel au pied ouest du rocher.

Le monticule sur lequel sont construits les chapelles et le prieuré est définitivement isolé du reste de la colline, tel un îlot rocheux. Cette ligne de Port-Saint-Louis construite de 1883 à 1885, est mise en service en 1886.

Pour illustrer le sentiment des occupants de Saint-Pierre, une lettre de Monsieur Romieu à la compagnie PLM, précise : *"Monsieur Guibert et sa famille ne peuvent sortir de leur habitation sans courir le risque d'être précipités au fond d'un abîme" !*



La rotonde à locomotive en 1930 (Illust. J.L Saint Rémy)
au pied de Saint Pierre des Mouleyrès - Côté sud
(Voie ferrée Marseille-Lyon sur la droite) détruite vers 1959

2 - Un voisinage difficile

Les contentieux entre le PLM et le propriétaire de Saint-Pierre des Mouleyrès, monsieur Antoine Guibert, sont multiples.

D'abord, un contentieux sur la surface du rocher restant au propriétaire : elle est estimée le 20 septembre 1867, par Monsieur Ardouin, ingénieur architecte, qui fixe la propriété à 16 ares et 80 centiares. Ensuite, l'ouverture d'une carrière tout autour du rocher entraîne des éboulements de la paroi rocheuse dus aux travaux de déversements à la poudre.

Enfin, en cette même année 1886, qui met en service la ligne de Port-Saint-Louis, la compagnie PLM construit au pied du rocher, une rotonde en mesure de recevoir onze locomotives pour leur entretien et leur approvisionnement en charbon et en eau.

Ce dernier contentieux est déclenché du fait de la pollution occasionnée par la fumée des machines à moins de vingt mètres du rocher. *"Les cheminées des machines dégagent une fumée intense d'une odeur désagréable, nuisible par son adhésion aux objets sur lesquels elle se répand, et dangereuse par les flammèches qui y sont mêlées."*

Suite à ces différents contentieux, Antoine Guibert reçoit de la compagnie PLM, 3000 francs en 1890. Mais une décision du Conseil d'État du 7 mai 1897, déboute le propriétaire de tout nouveau dédommagement.

Le réseau PLM deviendra SNCF le 1er janvier 1937, et la transformation de la traction à vapeur par la traction électrique en 1958 diminuera la pollution. Elle sera suivie de la destruction de la rotonde à locomotives.

Enfin, l'arrivée du TGV, en 1982, entraîne une augmentation du niveau sonore des convois, un certain tremblement au passage des rames sur le fond rocheux et l'apparition de quelques fissures sur les murs de la chapelle.

VII SAINT PIERRE DES MOULEYRÈS AU XX^e SIÈCLE

1 - Les propriétaires

C'est en 1838 que la propriété de Saint-Pierre des Mouleyrès entre par la voie des héritages, dans les familles Guibert et Gayet. Les propriétaires successifs seront :

- * Toussaint, Régis Guibert, employé des douanes, propriétaire de 1838 à 1851,
- * Antoine Guibert, son fils, rentier, propriétaire de 1851 à 1907,
- * Virginie Gayet, épouse d'Antoine Guibert, propriétaire de 1907 à 1945,
- * Georges Gayet, son petit-fils, Inspecteur général de la France d'outre-mer, propriétaire de 1945 à 1962,
- * André Gayet, son fils, médecin militaire, propriétaire depuis 1962.

2 - Transformations

Après la mort d'Antoine Guibert, sa veuve procède rapidement aux modifications de la propriété par :

- * la construction d'un mur clôturant logement et jardin avec un très grand portail en ferronnerie,
- * la construction d'un appartement de trois pièces côté ouest,
- * la transformation de la chapelle sud du XVI^e siècle en deux logements à louer au nord et à l'est.

Ainsi, en 1908, la propriété comprend :

- * le prieuré devenu le logement du propriétaire,
- * trois logements en location à l'ouest, au nord et à l'est
- * une écurie dans la chapelle Saint-Pierre.

En 1940, la chapelle Saint-Pierre est remise en état. C'est à cette occasion que Monsieur Fernand Benoit, conservateur des Monuments historiques d'Arles, procède à des sondages dans le sol de la chapelle, comme il a été dit plus haut.

Pendant la dernière guerre, la chapelle Saint-Pierre des Mouleyrès servira en 1939, à l'installation d'une mitrailleuse antiaérienne sur son toit. Bien sûr, elle ne servira pas.

Puis, lors des bombardements de la ville d'Arles, entre mai et août 1944, l'aspect indestructible de la chapelle avec la grande épaisseur de ses murs, incitera les habitants du quartier à venir s'y réfugier à chaque alerte. Malgré leur situation au milieu des voies ferrées, les bâtiments ne seront pas touchés directement.

En 1966, des améliorations au confort des différents logements sont entreprises ; c'est lors de ces travaux que sont mis à jour de nombreux ossements humains sans sépulture.

En 1984, le logement est rattaché au prieuré, permettant de découvrir l'abside de la chapelle sud, camouflée par des cloisons et par la saleté des murs.

Ces travaux de réhabilitation permettent à monsieur l'Archiprêtre d'Arles de venir concélébrer le 29 avril 1984 la messe de mariage de Marie-Hélène Gayet avec Éric Fastrez dans cette chapelle qui n'avait plus servi de lieu de culte depuis deux cents ans.

3 L'inscription à l'inventaire des Monuments historiques

Faisant suite à la venue à plusieurs reprises de groupes intéressés par l'archéologie (Amis du Vieil Arles notamment) et surtout de l'intérêt manifesté par monsieur le conservateur des Monuments historiques J.-M. Rouquette pour le site, une lettre de ce dernier, le 7 mai 1992 au conservateur régional des Monuments historiques à Aix, demande l'inscription du rocher à l'inventaire supplémentaire des Monuments historiques.

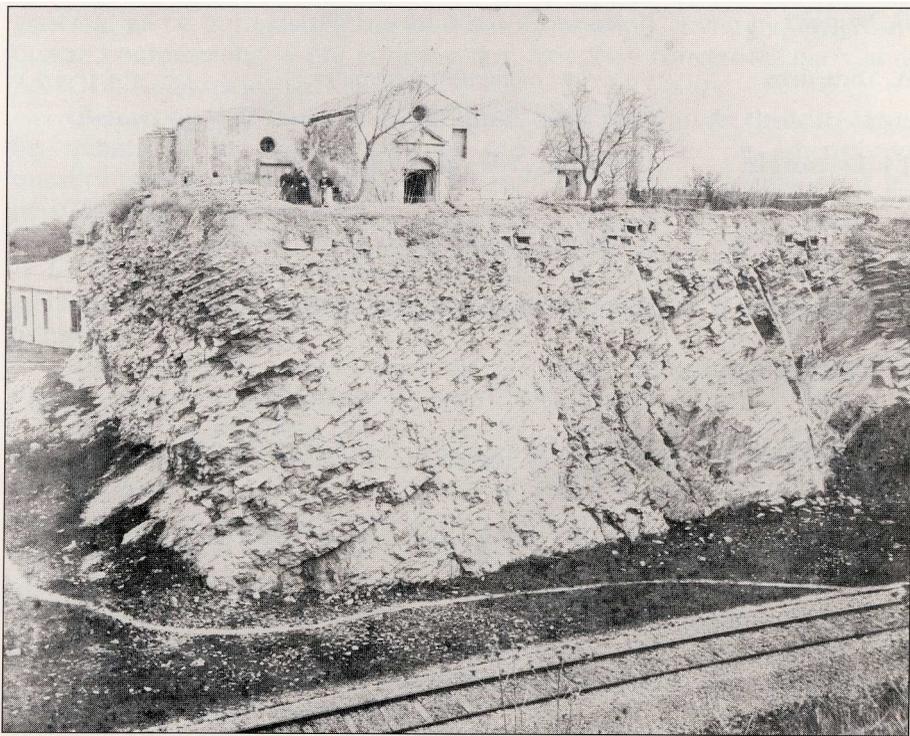
Une visite détaillée du site est réalisée le 5 novembre 1997 par madame Odile de Pierrefeu, documentaliste à la Direction régionale des affaires culturelles.

Enfin, un arrêté régional n° 98 1.40 du 4 mars 1998 *"inscrit à l'inventaire des Monuments historiques, en totalité, la chapelle de plan tréflé ayant servi de sacristie, l'abside de l'ancienne église Saint-Pierre et Saint-Paul en totalité, les façades et les toitures de l'ensemble, y compris celles du prieuré ainsi que le sol de la parcelle et les parois rocheuses"*.

Ainsi, comme l'a écrit J.-M. Rouquette :

"L'intérêt majeur de ce site réside en la présence continue du cimetière chrétien dont les sarcophages en calcaire se pressent autour de cette basilique qui devait renfermer des reliques notoires et qui a constitué un pôle de fixation de la grande nécropole... C'est un lieu de mémoire par excellence de la chrétienté provençale".

André GAYET



Saint-Pierre des Mouleyrès vers 1900 - Face ouest

*Vue de l'îlot rocheux en surplomb important
et de la voie de Port-Saint-Louis en avant.
Entre les deux, les débris de charbon de locomotive
et des foyers de chauffourniers.*

Bibliographie

- R. Bailly** *Chapelles de Provence* - 1988
- F. Benoît** La basilique St Pierre et St Paul à Arles.
Revue "*Provence historique*" - 1957 - Tome VII
Les cimetières suburbains d'Arles - 1935
- H. Clair** *Les monuments d'Arles antiques et modernes* – 1837
- M.T. Cordero** *Arles sur le trajet de la voie ferrée*
B.A.V.A. n° 73 - décembre 1990
- G. Duport** *Histoire de l'église d'Arles* – 1690
- A. Dauphin** *Un second monument à retrouver.*
Bulletin archéologique d'Arles – 1889
- J.J. Estrangin** *Description de la ville d'Arles* - 1845
- E. Fassin** *Saint Pierre de Favabrégoule*
Revue Le Musée n° 25 -1874
- Jacquemin** *Guide du voyageur en Arles* – 1857
- Marion &
H. Vidal** *Les Alyscamps et leurs légendes* - 1997
- J.M. Rouquette** Lettre au conservateur régional des M. historiques
7 mai 1992
- J. Servonat** *Arles, des moulins à vents et du chemin de fer*
B.A.V.A. n° 5 - 1992
Les aqueducs romains - 1999
- J.M. Trichaud** *Itinéraire du visiteur des principaux monuments d'Arles*
1872
- P. Véran** *Recherches pour servir à l'histoire de l'église d'Arles*
1800 - M.S. 792

Archives Municipales d'Arles

028 : Pièce 214

G.G. 117 : Visite de Monseigneur Du Lau

P9 - 1846 : Chapelles situées dans chaque paroisse.

CHRETIENTE EN PROVENCE Autour d'une Exposition

Michel GAY, président des Amis de Léo Lelée, nous fait part de l'intérêt exceptionnel de l'exposition présentée jusqu'au 6 janvier 2002 à propos de la Chrétienté provençale dont Arles a été un des maillons importants.

L'exposition ouverte en 2001 au Musée de l'Arles antique illustre éloquentement l'historique de la conversion provençale, du début du IV^e siècle à la fin du VI^e.

Période déterminante pour l'avènement du christianisme, après trois siècles de terribles persécutions quasi ininterrompues. Évolution de la société favorisée par la propre conversion de l'empereur Constantin, qui réunit le premier concile d'Arles (en 314) sous la présidence significative de saint Marin, évêque de la ville.

Par la suite, treize autres conciles auront lieu ici, entre le V^e et le XIV^e siècles, toujours sous les auspices de l'évêque, ce qui permit à saint Césaire de présider celui de 524 et saint Virgile celui de 601.

L'Arles nouvelle, fille de César et de Constantin, se révélait dans cette mutation massive et irréversible, passant progressivement de l'univers romain au monde chrétien jusqu'à devenir la primatiale des Gaules.

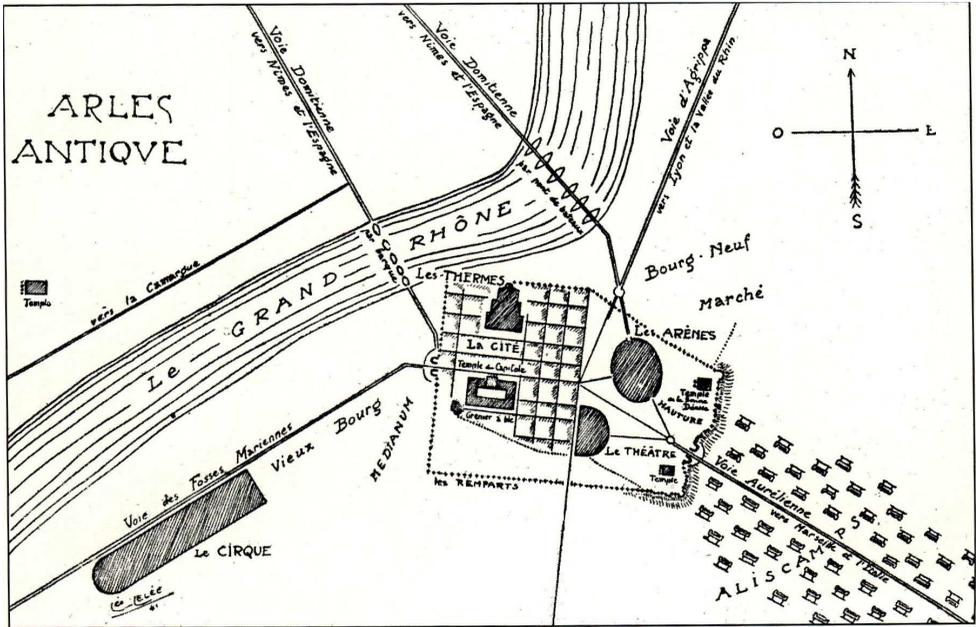
Le musée, situé à l'épicentre de trois anciens vecteurs historiques de civilisation : le Rhône, la Durance, et la "*Mare nostrum*", paraissait particulièrement prédestiné pour organiser cette exposition consacrée à la naissance de la chrétienté dans la "*petite Rome des Gaules*", compte tenu du fait qu'il possède lui-même l'une des plus belles collections lapidaires de sarcophages et de mobilier funéraire, de l'Antiquité romaine ou tardive, qu'il expose en permanence.

Un autel du début du IV^e siècle, aux attributs de Jupiter et de crucifix, accueille le visiteur, témoignant du thème général et de l'ordre chronologique adopté.

Suivent plusieurs sarcophages richement décorés, dont celui du "*Christ vainqueur*" et celui des "*Centtaures et des Griffons*".

L'une des pièces les plus rares présentées, des plus insolites aussi, semble être ce pallium (écharpe sacerdotale) de saint Césaire, auquel sont joints quelques-uns des derniers lambeaux de sa tunique de laine brune, sa boucle de ceinture, ses sandales... tandis que dans le voisinage, son reliquaire de style néogothique évoque la continuité de la vénération du saint.

À noter aussi d'étonnants incunables, parmi lesquels le précieux "*manuscrit de Corbie*", qui constitue vraisemblablement la première liste connue des évêques d'Arles.



Dessin de Léo Lelé - 1941
 illustrant l'article de Fernand Benoît
 "Le plan d'Arles à l'époque romaine"
 Revue d'Arles N° 8 - Octobre 1941

Ils côtoient de nombreux symboles, sous diverses formes, de la propagation du christianisme, tels l'agneau, le poisson et surtout la croix, complétés par quelques objets usuels datant de cette extraordinaire époque paléochrétienne.

Retour aux sources, promenade à travers trois des premiers siècles de notre ère, cette exposition témoigne éloquemment de l'Histoire façonnée par la progression du christianisme, malgré les guerres, civiles ou étrangères et les révolutions souvent iconoclastes. Sans compter depuis, l'imposition de la laïcité dans la plupart des États, même les plus tolérants et les méfaits de certains régimes persuadés du bon droit qui justifierait leurs persécutions violentes et meurtrières...

À ce sujet, il paraît opportun de constater que, souvent dans les grands malheurs et les catastrophes, les peuples éprouvés par l'adversité recherchent, dans la foi et le culte de Dieu, les raisons d'espérer et les moyens de leur rédemption.

Il en fut ainsi dans la France occupée, il y a tout juste soixante ans, quand un groupe d'artistes du Pays d'Arles, à l'instigation de l'Académie et du sous-préfet, imagina une série d'images populaires en hommage aux saints provençaux.

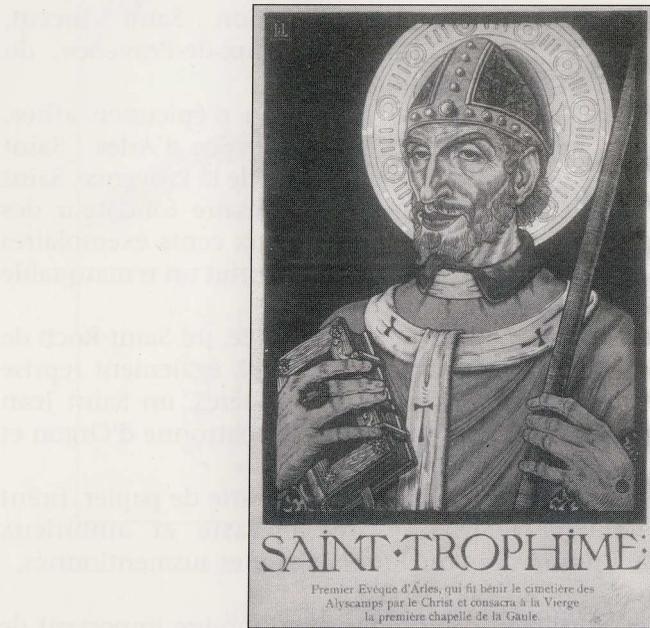
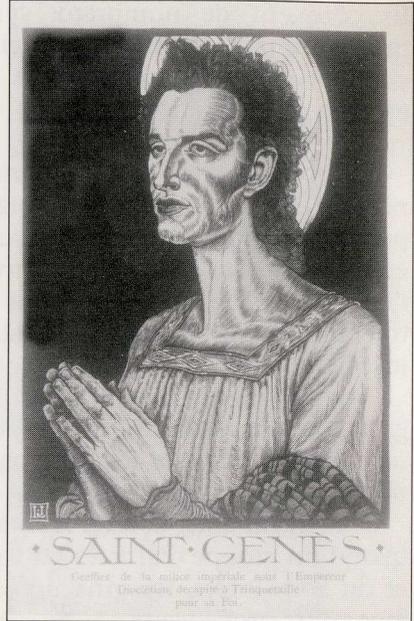
Gérard Ambroselli réalisa la première illustration : saint Vincent, patron des communes de Saint-Andiol, des Baux-de-Provence, du hameau d'Albaron... et de tous les vigneron.

Le talentueux Louis Jou, malgré sa réputation d'épicurien athée, grava les trois suivantes, représentant les saints patrons d'Arles : saint Trophime, premier évêque de la ville, évangéliste de la Provence, saint Genès martyrisé à Trinquetaille, l'évêque saint Césaire fondateur des règles monastiques. Ce tirage bien que limité à deux cents exemplaires sur papier Japon, coloriés au pochoir et légendés, connut un remarquable succès (v. p.32).

Viendront ensuite une sainte Estelle de Léo Lelée, un saint Roch de François de Hérain, une sainte Sara d'Hermann Paul, également reprise par Léo Lelée, une sainte Marthe d'Hervé des Vallières, un saint Jean Baptiste (patron de Barbentane), une Sainte Vierge (patronne d'Orgon et d'Aureille)... et d'autres moins connus.

Mais la guerre et ses turpitudes, surtout la pénurie de papier, firent avorter prématurément la réalisation de ce vaste et ambitieux programme, qui restera limité aux quelques exemples susmentionnés, décrits dans la Revue d'Arles de 1942 (p. 130).

Ce qui est relativement très peu, compte tenu du nombre important de saints provençaux répertoriés dans les "*Semaines Religieuses*" de 1923 et 1924, dans "*l'Almanach des Saints de Provence*" et dans "*Nos Saints*" de M. le Chanoine Villevielle...



Les SAINTS PATRONS de la Ville d'Arles par Louis JOU
Bois gravés, coloriés au pochoir (*tirés chacun à 200 exemplaires sur papier Japon*)

La plupart étant repris d'ailleurs par M. le Chanoine Trouche dans les "*Sant dou Terraire*" illustré par H. Pertus, édité par les éditions Marcel Petit (C.P.M. - 1992).

Du moins, les oeuvres réalisées en 1941-1942 en Pays d'Arles attestent-elles, avec une étonnante intensité, de la pieuse inspiration et de la qualité picturale — proche des icônes russes avec une influence certaine d'Épinal — d'artistes hors du commun. D'où leur intérêt particulier en tant que pièces rares de collection, abstraction faite de leur valeur affective et philosophique, dans le noble souci de participer au sursaut national, plus que jamais nécessaire face aux dangers de la guerre et de l'occupation étrangère.

Quant à l'exposition 2001, elle démontre comment Arles, à cette époque, devient progressivement la ville sainte de la Provence rhodanienne, avec sa floraison d'églises et de chapelles, de couvents et de cloîtres, d'oratoires et de calvaires, ou autres sanctuaires.

Ils couvrent bientôt plus de la moitié de la ville et ordonnent son urbanisme, en fonction des paroisses, confréries, congrégations ou corporations... Et chacune d'elles se dote d'un saint patron, honoré par de remarquables fêtes populaires, rythmées par les offices, les processions, les chants religieux qui font souvent partie désormais de la tradition.

De très nombreux coins de rues se trouvent parés d'une niche d'angle, abritant la statue des saints protecteurs. Tandis que le cimetière, contenant les vestiges de leurs corps, devient célèbre dans toute la chrétienté, auréolé d'une multitude de contes et de légendes.

L'un d'entre eux rapporte qu'après la décapitation de saint Genès, sa tête aurait descendu le Rhône et traversé l'Occident, pour être recueillie à Carthagène dans le monastère Saint-Ginès-de-la-Xara. Le saint serait par ailleurs l'un des neveux de Charlemagne, pourtant né près de deux siècles plus tard... Il aurait même assisté à la bataille livrée contre les Sarrasins, dans la plaine bosselée de tombes des Alyscamps, sacrés par le Christ lui-même...

Et celui-ci viendrait encore y célébrer la messe, entouré des anges et des saints d'Arles, quand sonnent les douze coups de minuit de chaque Toussaint.

Gérard de Tilbury a, en outre, rassemblé au XVIII^e siècle, la plupart de ces mirifiques anciens récits épiques, dans son recueil intitulé "*Otia Imperialia*", quelques-uns ayant déjà été sublimés par Dante Alighieri, tandis que d'autres, plus tard, le seront par Frédéric Mistral.

En dehors de son caractère hautement historique, cette exceptionnelle exposition arlésienne revêt donc un intérêt didactique, ethnographique et philosophique éminent, dans le droit fil de la mission de l'Institut de Recherche de la Provence antique.

Ces pièces authentiques et précieuses, savamment répertoriées, sont autant de témoignages sur les débuts de l'ère chrétienne, enluminés par leur côté magique accru par le recul du temps.

Elles attestent notamment de l'attachement des Arlésiens à leurs racines et leur détermination à garder et à défendre leurs saints et leurs reliques, leur patrimoine et leur foi.

À notre époque de doute, de contestation, de violence... quand certains prêchent la haine et le meurtre jusque dans nos murs, il paraissait particulièrement opportun et encourageant de magnifier l'esprit de cette exposition et son message, source d'humanisme et gage d'avenir.

Michel GAY



La Procession à la Mer par Léo LELÉE

"À la limite de l'écume, sur une barque de pêcheur..., l'Archevêque va bénir la mer."

L'original de cette oeuvre figure dans les collections du Musée du Vieil Avignon
Palais des Papes – Avignon

"Mère ! racontez-nous le mas Julian, en Camargue."

Michèle TOMA (née GUERLAIS) n'a évidemment pas vécu au mas de Julian, près de Saliers, puisque ce mas a été vendu, par ses grands-parents CHAFFIN, en 1917.

Au cours de sa jeunesse passée entièrement à Arles, elle a si souvent entendu parler, dans son cadre familial, de cette propriété, qu'elle avait demandé à sa mère d'en écrire quelques souvenirs.

Nous la remercions d'avoir accepté de nous confier ce texte qui, dans un style alerte et fleuri, rappellera à beaucoup d'Arlésiens, le charme de la Camargue tout en leur faisant percevoir les changements survenus au cours du siècle dernier.

Marcel AUDEMA

I

"Hop" cria Cyprien, et Mielan s'élança en rejetant sa crinière ; il s'engouffra dans le couloir des rues étroites, la bouche tordue par la tension des rennes. De l'autre côté du Rhône, Cyprien le laissa allonger le trot.

Seize kilomètres à abattre matin et soir, lui donnaient le goût des chevaux rapides, difficiles à mener. Entre les oreilles du demi-sang, qui pointaient, il regardait au loin les sinuosités de la route blanche.

Bientôt la charrette anglaise s'engagea dans la draille sablonneuse (après le roulement dur sur la route, les harnais grincèrent en souplesse) et les toitures du mas émergèrent d'une masse verdoyante de bouleaux.

Il caressa du regard les terres inondées de soleil avant de s'engager sous la voûte des arbres et opéra dans la cour une arrivée de style, saluée par les aboiements des chiens. Cyprien lança les rênes au valet d'écurie et sauta à terre. Il souleva les rideaux de toile et ouvrit la porte grillagée qui défendait l'accès de la maison aux hordes de moustiques.

Ce bâtiment comprenait un bureau toujours ensoleillé où Cyprien expédiait ses déjeuners en vitesse et une vaste salle de séjour qui servait de salle à manger d'été ; grande pièce toujours fraîche grâce aux frondaisons du parc. Un placard, taillé dans l'épaisseur du mur, conservait dans une fraîcheur de cave, les liqueurs et sirops, boissons de toutes sortes, si précieuses aux heures de canicule et ce placard avait si souvent la visite des familiers de la maison qu'il y régnait en permanence, une douce odeur de menthe sucrée.



En haut, à gauche, Cyprien et Marie CHAFFIN
En bas, 2^{ème} à partir de la droite, leur fille **Camille** qui a écrit ce récit

à Michèle, en souvenir de
son grand-père Cyprien ;
prénom grec donné à celui
qui vient de Chypre

Camille

Une bibliothèque permettait le délassement aux heures de détente. Des fusains et des gravures (oeuvres de Bon Papa) ennoblissaient les murs, tandis que de beaux meubles provençaux, ayant servi les générations précédentes, composaient un ensemble confortable et reposant. Cette pièce était le centre vital de la maison.

Son immense table surmontée d'une suspension en bronze et d'un globe vert du XIX^e, réunissait la famille et les amis de passage, souvent nombreux, qui composaient la maison du maître de Julian.

À droite, dans l'entrée, une pièce qu'on appelait la moustiquaire, sorte de salon rustique, prenait jour sur trois faces par des fenêtres en forme d'ogives, longues et étroites, grillagées et non vitrées (qui permettaient une large aération) et protégeaient des insectes.

Au premier étage, quatre vastes chambres complétaient la maison de maître, accolée à la ferme. Dans la cour, les écuries et une immense cabane de gardian au toit de chaume, coiffé d'une crête blanche et surmontée d'une croix en bataille, servait de remise aux charrettes.

En face, trônait la cave dans toute sa splendeur, avec ses énormes fûts de chêne ciré, aux robinets étincelants et formant un mas typiquement provençal, ombragé de figuiers et de bouleaux.

Cyprien, ce matin, resta en tenue de ville. Il attendait sa femme et ses enfants avec des amis pour les fêtes de Pâques.

Antoinette, la fille de la fermière, dressait le couvert dans la salle à manger. Il aimait recevoir dans l'intimité, disposant lui-même, avec art, les nombreuses coupes de fruits sélectionnés dans le verger. Il fila dans la cuisine où Maria s'affairait autour de l'immense cheminée.

L'hiver, quatre personnes pouvaient tenir à l'aise sous son large manteau rustique. Cet espace dallé de briques rouges était encombré d'une multitude de plats : les canellonis à l'italienne, nappés d'une sauce tomate et d'une couche abondante de fromage râpé, mijotaient sur la braise des potagers.

Les hors-d'oeuvre dressés sur un plateau, attirèrent l'oeil de Cyprien par leurs rutilantes couleurs; les tendres artichauts crus voisinaient avec la blancheur des céleris et l'or des jaunes d'oeufs. Toutes les charcuteries du mas : saucisson rose à l'ail, saucisson rouge foncé mosaïque de blanc, terrine de lièvre, pâté de faisán.

Devant le foyer, Maria déposait l'attirail nécessaire à l'installation de la broche.

La cuisson des volailles au feu des sarments de vigne est une espèce de rite, de consécration de jours de fête : deux poulets bardés de lard attendaient dans un antique plat de faïence.

Le maître surveilla la mise au feu dans l'étau de la broche et fit préparer le carré de lard qu'à la fin de chaque cuisson, on maintenait enflammé, au-dessus des volailles, les inondant ainsi d'un jus brûlant, qui parachevait l'oeuvre du feu.

Ses chiens alléchés, vinrent immédiatement se ranger autour et il fallait les repousser du pied pour pouvoir passer. C'était le seul moment où Cyprien les trouvait encombrants. Il rafraîchit ses mains à l'eau de la pompe en attendant ses invités.

Son oreille exercée, perçut bientôt la cadence des sabots d'un cheval et la charrette anglaise fit rapidement irruption dans la cour.

Trois femmes parées de mousseline blanche et de capelines printanières s'apprêtèrent à descendre, tandis que l'attelage s'arrêtait sous la treille, où l'été un chant de cigales saluait chaque arrivée.

Cyprien s'approcha et leur tendit les mains.

"Vous apportez le printemps", dit-il tandis que des enfants sautaient des banquettes. Ils avaient besoin de se détendre après l'immobilité de la route et prenaient immédiatement possession du sol par leurs jeux exubérants.

Maintenant, tout le monde était à table, attaquant d'une solide fourchette les mets amoncelés.

Les trois amies narraient la rencontre qu'elles avaient faite la veille, sur la route de Maillane.

"Nous étions seules" dit Paule, *"un vent violent ployait les branches des arbres bruissantes de toutes les feuilles. Nos canotiers rigides résistaient mal à cet assaut. Lorsque le cabriolet de Mistral est arrivé à notre hauteur, d'un geste galant, il nous a saluées et nous a jeté en passant : Si le mistral vous emporte, il ne sera pas à plaindre"*.

"Et je suis sûr", reprit malicieusement Cyprien, *"qu'à partir de ce moment, vous avez trouvé la route moins dure."*

L'après-midi, chacun vaqua à ses occupations préférées et les femmes prirent possession des chambres. Marie aimait l'ameublement sobre de Julian. Les peignoirs de mousseline brodée jetaient une lumière d'été sur le noyer foncé des lits et s'harmonisaient avec la blancheur des murs crépis à la chaux.

C'était une très jolie femme au nez fin et droit, au grand front pensif. Ses tendres yeux verts étaient souvent voilés d'une lueur inquiète qu'elle avait héritée de sa mère malgré l'existence ouatée que lui procurait Cyprien. Elle masquait sa timidité naturelle par un air assez distant, qui faisait dire qu'elle était fière, alors que c'était la femme la plus simple de la terre.

Elle adorait Cyprien, lui demandant conseil pour tout, même pour les choses les plus simples, comme par exemple, s'il fallait fourbir les clefs des portes anciennes.

Ils s'entendaient à merveille, formant le couple le plus harmonieux qui soit. La fragilité de l'un s'épaulant à l'autorité incontestable de l'autre.

On décida de coucher les deux fillettes ensemble et les deux garçons plus jeunes sur le parc dont le calme facilitait le sommeil.

Pendant les vacances, le principe du maître de Julian était de laisser toute liberté aux enfants ; ils décidèrent tous quatre d'aller pêcher les grenouilles le long des roubines, armés de pointes acérées, fixées au bout d'une gaule, tels des conspirateurs et cherchaient à harponner les pauvres bêtes qui, à l'instant précis où on croyait les tenir, se soulevaient d'un bond et plongeaient dans l'eau glauque.

En désespoir de cause, ils abandonnèrent la pêche et s'étendirent sur l'herbe, à la recherche des trèfles à quatre feuilles, les narines gonflées par l'air parfumé des prés verts.

Bientôt le soleil, à son déclin, incendia l'azur d'innombrables feux. Dans la prairie du ciel, des nuages nimbés d'or moutonnaient, laqués de rayons roses ; ils s'attardaient un peu, conscients de la sérénité de l'heure.

Dans la paix du soir, sur les routes, les hommes et les bêtes s'acheminaient lentement vers le mas.

Ses pierres blanches dégageaient la chaleur du jour; on entendait seulement le "bran-bran" de la pompe, déversant son eau claire que les chevaux assoiffés reniflaient longuement avant d'y plonger leurs museaux de velours et de boire à longs traits.

À mesure que le soir tombait, le soleil à l'horizon devenait lunaire et, à l'intérieur de la maison, les lampes à pétrole s'allumaient, pâles clartés jaunâtres après celles de Dieu.

Le repas du soir fut vite expédié. Cyprien sortit au clair de lune pour juger du temps du lendemain car il avait l'intention de se lever tôt; les chiens dans leurs niches ne bougèrent même pas. La façade de Julian, baignée de lumière sereine, protégeait le repos de cette famille, comme si elle était consciente de son bonheur.

À l'ombre du figuier, Cyprien siffla son air favori, "*la chanson de Marinette*", et monta se coucher.

II

Chaque matin, à l'aube, le bayle Antonin, appelait les hommes au travail en frappant sur l'enclume de la forge avec un lourd marteau ; le son argentin vibrait dans la campagne et rassemblait les travailleurs ; c'étaient des Italiens que la misère avait chassés de chez eux et qu'on embauchait pour les gros travaux du mas. Sous la conduite de leur caporal "*Bernardine*", ils formaient une troupe hirsute et dépenaillée, le cou entouré d'un mouchoir sale, une ceinture de flanelle ceignant leurs reins maigres. Bernardine au fin profil de renard, sous sa casquette déformée, les dirigeait avec force gestes et paroles sonores, comme un troupeau indiscipliné qu'il faut sans cesse entraîner de la voix.

Cyprien en tête, la troupe s'ébranle en direction de la grenouillère, terre lointaine du mas pour le récurage des fossés.

Dès que les hommes furent en place, les pelles entrèrent en action, creusant entre les roseaux, dans le sable et l'argile ; ils soulevaient d'énormes blocs de terre pour leur petite taille et les déposaient sur les bords pour les surélever ; les intempéries de l'hiver avaient envasé ces fossés, rendant impossible l'irrigation des terres, condition vitale de toute culture.

L'ennemi de la Camargue jadis, sans la mer, est le sel qui remonte traîtreusement du sous-sol et attaque les récoltes.

Sentant leur travail bien engagé, Cyprien grand marcheur et adorant la chasse, décida de rentrer par les "*enganes*", terres non cultivées, plates à l'infini. Seuls subsistent quelques maigres tamarins battus par le mistral, au-dessus des saladelles mauves aux touffes serrées où pullulent les lièvres et les lapins, entre les étendues désertiques.

Le sel y étend peu à peu son emprise, monte à la surface et recouvre le sol d'une couche blanche et friable.

Cyprien avait l'impression de fouler une terre vierge, en y laissant l'empreinte de ses pas.

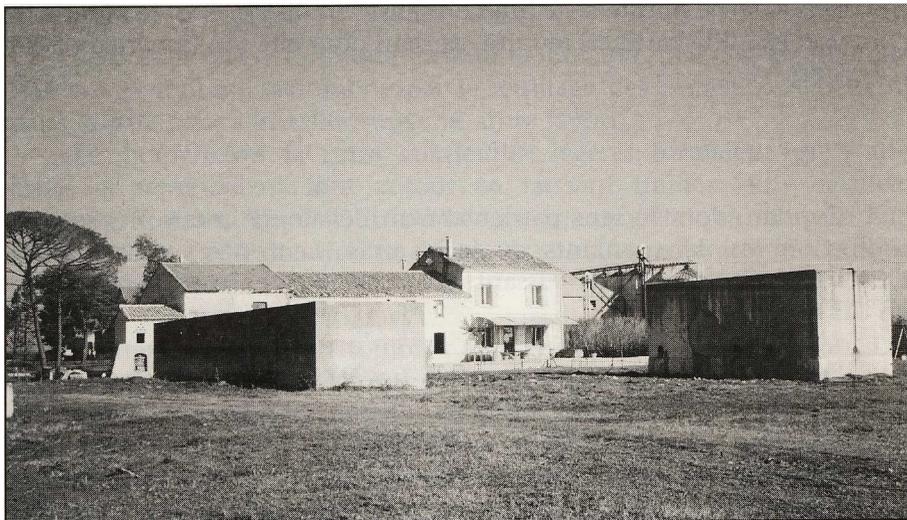
Au-dessus de cette terre semi-aquatique, à peine émergée, un ciel immense. Quelquefois, à l'horizon, sur la mince ligne du Vaccarès s'élevait un vol puissant de flamants, déployant leurs ailes de feu sur un fond turquoise.

Dyck, le cocker de Cyprien, le nez au sol, chassait pour son plaisir, levant tantôt un vol de perdreaux, tantôt un faisan ou, au comble de la joie, la queue blanche dressée, frémissante, décrivant la piste en crochets d'une bécassine.

À l'heure du déjeuner, Dyck, harassé, ayant parcouru quatre fois le chemin du retour, regardait son maître d'un oeil pliant.



Le Mas Julian, près de Saliers en Camargue,
actuellement propriété de M. et Mme Pierre BÉRENGIER.



Évolution de la culture en Camargue
Au premier plan : caves à vin en ciment, vestiges de la cave
détruite après la disparition de la viticulture.
En arrière-plan : à droite (derrière le mas), sommet des silos,
témoins de la culture du riz actuelle.

Cyprien alors le chargeait sur ses épaules et prenait à travers les prés. Il se sentait fort et heureux. Il avait l'impression de ne faire qu'un avec Dyck dont les pattes lui battaient la poitrine et l'air était plus doux qu'un matin de mai. Lorsqu'il traversa la cour, il aperçut Marie qui l'attendait sur le seuil de la porte. À sa vue, elle sourit d'aise. Il s'installa sur la margelle du puits à roue et commença à enlever les panisses agrippées aux pattes du chien. Celui-ci, sur le sol, jouissait de la situation avec une adoration muette.

Les enfants entouraient leur père ; ils jouaient aux Bohémiens, donnant libre cours à leur imagination suscitée par les roulottes qui se rassemblaient pour le pèlerinage des Saintes-Maries-de-la-Mer.

"*Magnifique*" dit-il, en admirant les dentelles dont sa fille et son amie Marguerite avaient paré leurs cheveux.

Elles dansaient, la taille ceinte d'une jupe de raphias, agitant des castagnettes imaginaires, tandis que leurs frères, scandant la mesure, tapaient en cadence sur des seaux à vendange. Tout le monde appréciait le spectacle en connaisseur. Les Bohémiens ont la plus belle des vies, dit Camille. Ils partent chaque jour sur une route inconnue et ne se réveillent jamais sous le même ciel.

Drôle de vie riposte Pège, traditionaliste en diable. Tout le monde fit chorus et Camille battit en retraite, gardant pour elle son impérieux désir d'évasion.

III

Cyprien, dont le sens patriarcal était développé, avait pris sous sa protection les deux enfants de leurs amis. Leur père, ingénieur de Centrale, était mort jeune, laissant une veuve de 24 ans et deux enfants en bas âge.

Les familles s'étaient rencontrées un été sur la plage des Saintes-Maries et depuis, une amitié solide les unissait. La forte personnalité de Cyprien avait marqué tout le monde. Il se dégageait de lui, une atmosphère de sécurité et d'abondance. Il réussissait tout ce qu'il faisait et, avec l'indépendance des gens de la terre, le groupe constituait un fief, ayant des idées bien à lui, ignorant le reste de l'univers. Ils formaient une société dans la société, consciente de sa supériorité, ce qui est toujours une force, même quand cette supériorité n'existe pas, (Cyprien l'avait constaté pour d'autres familles). Ils avaient une fierté, une indépendance bien à eux que rien n'entamait car beaucoup de gens avaient besoin de Cyprien et lui n'avait besoin de personne.

Le maître de Julian vivait une vie d'une actualité débordante, veillant sur tout, se dépensant sans compter. Son visage, au teint basané par l'air vif et les étés brûlants, était surmonté d'un nez bourbonien. Il avait les cheveux légèrement frisés comme beaucoup de méridionaux et ses mains étaient méticuleusement soignées malgré les durs travaux du mas. Il les protégeait par des gants en peau de daim qu'il achetait par douzaine car Cyprien n'aimait rien autant que de forger.

Camille l'accompagnait quelquefois dans ces travaux qui lui paraissaient mystérieux. Le soufflet de forge haletait dans la pénombre, tandis que les yeux fixés sur le brasier, elle voyait le fer incandescent devenir malléable et se tordre dans les coups de marteau. Elle pensait à la vie de Vulcain sous les entrailles de la terre et franchissait toujours avec plaisir le seuil de la porte, inondé de lumière quand c'était l'heure de partir.

Ce printemps, elle débordait de joie ; les feuilles des peupliers reluaient comme des paillettes et dans les aubépines fleuries, des visages rieurs semblaient se nicher et l'appeler à la cantonade.

- Hou-hou Camille, hou-hou.

L'air était d'une limpidité cristalline. Sur une planche étroite, elle franchit la roubine, assombrie par le feuillage des ormeaux et pénétra dans le parc pour s'installer sous son arbre favori.

Les branchettes délicates, aux feuilles légères, formaient une voûte claire et retombaient tout autour en laissant traîner leurs derniers rameaux. Cet abri l'isolait du monde extérieur, c'était sa maison. Elle venait y rêver à côté du jujubier, s'asseyant sur la terre fissurée et fendillée par la sécheresse.

Le trafic des fourmis toujours affairées retenait son attention. Les bordures d'iris blancs et violets répandaient leur parfum subtil et le puits à roue chantait dans le lointain.

Camille avait un goût inné de la beauté et de la couleur. À l'automne, tous les ors de Rembrandt émerveillaient ses yeux d'enfant, ruisselaient dans le feuillage des arbres et ses pensées tournaient comme des papillons d'or dans ce monde féérique. Elle franchit le tapis de violettes qui ceinturait le vieux peuplier et se dirigea vers la moustiquaire.

À l'intérieur, Cyprien fumait son éternelle pipe entre Dyck et Pipeau, ses deux cockers, et Bédar, le garde-chasse qui arrivait à cheval des marais de Méjanne.

IV

Méjanne était une exploitation de roseaux de cent hectares que Bon Papa avait acheté pour son fils en 1890. Avec son imagination méridionale, il devançait les travaux d'assèchement du Vaccarès, misant sur la fertilité qui en résulterait.

On était en 1908 et le Vaccarès étalait toujours sa nappe d'argent et ses risées paisibles sur son fond marécageux. Méjanne était donc restée une réserve de chasse. Les canards sauvages et les sarcelles y abondaient, attirant les chasseurs à l'affût.

Bédar, ancien braconnier, habitait cette terre désolée entre le ciel et l'eau avec sa ribambelle de gosses et sa femme lascive.

Cyprien l'avait pris à son service parce qu'il ne pouvait l'empêcher de braconner sur ses terres et que par orgueil, il préférait lui en donner l'autorisation.

Grand et découplé en athlète, il avait un type de gars du nord, ses joues étaient rose vif et ses yeux de porcelaine lançaient un regard métallique, pénétrant comme une lame. Cyprien lui montrait la machine à glace arrivée de Paris. C'était une mécanique compliquée, fixée sur une forte charpente ; à la main, on lançait une roue qui finissait par ébranler le moteur avec un bruit de locomotive et la carafe ventrue, au col épais, se réfrigérait peu à peu sous l'action du vide.

Dans le bled camarguais, par 30 degrés à l'ombre, c'était merveilleux en 1908.

- *"Quelle délicieuse journée"* s'écria Camille ; ses yeux cherchèrent ceux de son père qui lui répondit calme et déterminé.

La maison se rassembla le soir autour d'un paquet de livres arrivés de la ville. Camille jeta son dévolu sur *"Le Tour du monde en 80 jours"*. Elle rêvait de partir sur les traces de Phileas Fogg et d'explorer le monde.

- *"Moi"*, dit Pège, *"je voudrais être Robinson suisse."* La fin de la soirée se passa à bavarder sur Jules Verne et ses étonnantes prédictions.

- *"Nous verrons prochainement décoller le premier avion"*, dit Cyprien *"et si votre mère est d'accord, je vous emmènerai voir ce vol."*

Marie le regarda avec étonnement. Elle aurait préféré évidemment partir seule avec lui. Elle éprouvait pour son mari une telle tendresse et ils étaient tous si fougueux, si vivants, qu'elle reculait devant cette vitalité ; mais elle savait que si tel était son désir, rien de ce qu'elle dirait, ne le ferait changer d'avis.

- *"J'aimerais beaucoup emmener les enfants"* dit Cyprien. *"Nous verrons les débuts de l'aviation naissante. Ce vol est une date dans l'histoire des temps modernes."* Ils allèrent se coucher tenant leurs livres serrés sur leur coeur.

Antonin, le bayle, disait *"à Nime lou soulèu se levo d'aqui ; en Camargo se levo d'eila"*. Lorsqu'il inondait la chambre de ses rayons, Maria, sa femme sautait du lit et préparait immédiatement le plateau du café noir. C'est le premier acte de la journée, à six heures. Elle réveillait Cyprien et Marie, apportant les tasses fumantes.

Ce matin-là, elle quitta silencieusement ses galoches et à pas feutrés monta l'escalier. Ses lèvres de jument poilue tremblaient sur ses dents jaunes.

"Qu'est-ce qui ne va pas, demanda Cyprien ; y a-t-il le feu quelque part ?"

- *"Non Moussu, mais Antonin a surpris un groupe d'hommes se dirigeant vers le grand carré, des braconniers pour sûr. Ils avaient des fusils et marchaient courbés, le long de la draille pour qu'on ne les voit pas."*

- *"Si j'en tiens un, je lui ôterai l'envie de recommencer"* tonna Cyprien.

Quelques coups de feu éclatèrent dans le lointain et affirmèrent sa résolution. Il se leva à la hâte, enfila ses vêtements et laça ses guêtres en bougonnant, jetant au diable ce qui le gênait pour aller plus vite.

- *"Plus moyen de se faire respecter, j'entends cependant être le maître chez moi."*

Le reste se perdit dans le fracas de la porte claquée et les jappements des chiens alertés et reniflant l'aventure. Il marchait la tête haute cherchant à évaluer le nombre des silhouettes qui se profilaient à l'horizon. Son pas était vif et il toucha bientôt la roubine qui encerclait le grand carré.

Dans les enganes, les hommes, le dos courbé, ramassaient maintenant les lapins épars et les enfermaient rapidement dans les sacs. Il sauta lestement les derniers talus et fonça sur eux, ce qui eut pour effet de les mettre en déroute. Ils déguerpirent sur un menaçant *"nous reviendrons"*.

Cyprien, les dents serrées par la colère, regagna le mas et rentra silencieusement dans son bureau ; debout, près de la fenêtre, caressant la tête de Dyck, il resta longtemps à regarder à l'extérieur.

Ce n'était pas la première fois que pareil fait se produisait. Cette chasse facile, attirait la convoitise des braconniers et compromettait la paix du mas.

VI

Cependant, les tribus des Bohémiens devenaient de plus en plus nombreuses sur la route des Saintes-Maries. Ils campaient près de leurs chevaux étiques, lassés d'un long voyage sous les remparts d'Arles. Avec des joncs flexibles comme leur taille, les gitanes tressaient des corbeilles d'osier et trônaient dans un désordre indescriptible. Leurs enfants chapardeurs levaient des derrières sans voiles parmi les détritrus où chiens et chats léchaient des écuelles renversées, dans la paille et les ordures.

Le soleil provençal dorait cette pouillerie, parmi les têtes brunes où les boucles cascadaient.

Pour leurs repas, à belles dents de craie, elles croquaient des oignons crus.

L'oeil provoquant, la démarche à la fois majestueuse et féline, leurs innombrables jupes bariolées à falbalas battant sur des bottines quelquefois sans boutons, mais conservant quand même un air d'opulence, elles se dandinaient, non sans élégance, comme des reines de théâtre jouant la comédie.

Les passants s'arrêtaient un moment, amusés par ces scènes éphémères car leur rassemblement s'amplifiait et les derniers jours du mois de mai les virent se diriger en colonnes vers les Saintes-Maries. Malgré le soleil, déjà implacable, les femmes frétilaient : le rouge, le vert, le bleu, le jaune, l'orange s'alliaient, se dispersaient, se rassemblaient de nouveau dans l'envol des longs jupons pour former d'autres figures, mises en valeur par les ombres noires.

L'église crénelée se préparait à les recevoir, notamment pour cette fameuse nuit, où, après le départ du clergé, suivant l'usage, ils y couchaient seuls, se livrant à des rites étranges que personne ne connaissait. Puis, au matin, les châsses ayant été descendues de la voûte de l'église, la barque portant les statues des Saintes Femmes était empoignée par de solides gaillards aux mines hirsutes, qui la chargeaient sur leurs épaules en invoquant leur patronne "*Sainte Sarah*".

Ils éclataient en bruyantes vociférations tout à long de la route, escortés des gardians à cheval, se dirigeant vers la plage, en foule houleuse, pour la bénédiction de la mer. Le calme subitement établi par les tintements de la clochette du prêtre, les têtes batailleuses de tout à l'heure, se courbaient dans le silence troublé par le seul clapotis des vagues.

Le clergé bénissait cette foule maintenant recueillie qui avait, peut-être, chapardé, joué du couteau pendant l'année et arrivait enfin jusqu'à "*Sainte Sarah*" pour se faire absoudre (**voir cette scène page 35**).

N'étaient-ils pas sans patrie, sans foyer, perdus dans les tourbillons de la vie terrestre comme elle l'avait été sur les flots déchainés ? Et cependant, la main de Dieu, avait conduit son frêle esquif au rivage.

- Bénie soit "*Sainte Sarah*", l'humble servante noire. Alleluia... alleluia.

VII

Était-ce déjà la fin de l'été ? La terre devenait de plus en plus sèche et le soleil dardait des rayons de plomb fondu, pénétrant comme des lames. Dans les vignes, les grappes de raisins gonflées de suc attiraient les guêpes bourdonnantes ; les mains sanglantes des vendangeurs tranchaient les ceps d'un coup de couperet habile et les grappes s'entassaient dans les cornues qui, portées aux charrettes, prenaient le chemin des caves, dans un nuage de poussière.

Sous le pressoir, un jus trouble coulait à flots et une âcre odeur de moût montait aux narines. Et tout le jour, c'était un va et vient incessant des terres à la cave et de la cave aux terres. Pendant un mois, sous la fournaise qui tombait du ciel, Cyprien tenait bon.

Enfin, un soir, les vendanges prenaient fin ; les travailleurs revêtaient des habits décents, après le débraillé du travail ; on dansait la dernière nuit à la lueur des feux de joie et le lendemain, chacun reprenait sa route.

Le mas alors, connaissait une période de détente et Cyprien goûtait les calmes plaisirs des nuits d'octobre. Le soir, après des journées paisibles, il gravissait l'étroit escalier débouchant sur les toits, s'étendait sur les tuiles surchauffées et se plongeait dans l'étude du ciel, l'une de ses distractions favorites, tandis qu'Antonin disait "*Moussu es mai dins lis estello*".

La nuit étalait généreusement sa beauté : la Grande Ourse, Orion, les Pléiades brillaient de mille feux. Ce monde scintillant, encore inconnu, quel était-il ?

Peut-être celui de tous ceux qui l'avaient précédé, loin des luttes terrestres. Les souvenirs de jeunesse lui rappelaient trop de pertes cruelles qu'il écartait résolument pour ne pas s'affaiblir car il ne voulait pas se laisser désarçonner par la ruée des souvenirs. "*Courte mais belle*" disait-il en pensant à la vie.

VIII

La première affiche de mobilisation générale vue aux Saintes-Maries, dicta à Cyprien ses devoirs de chef. Il entreprit immédiatement la tournée des mas pour avertir ses hommes. La plupart n'étaient pas des guerriers.

- *"Quitter le mas ? Partir se battre ? Mais je ne sais pas lire... je ne sais pas qu'il y a la guerre..."*

- *"Tu vois bien que tu le sais cependant"*, disait tristement Cyprien et joignant le geste à la parole, il sortait de sa poche quelques pièces d'or qu'il distribuait.

C'est ainsi que les quatre chevaliers de l'Apocalypse déferlèrent sur le monde. Peu à peu les longs trains de blessés passèrent en gare d'Arles, longs trains de douleur, de gémissements et de souffrances.

Lorsqu'un homme était trop mal, on le descendait sur le quai pour qu'il aille mourir à l'hôpital.

Par ailleurs, Cyprien soutenait le moral quand les troupes étaient de passage dans la ville, faisant distribuer des boissons fraîches aux hommes assoiffés. Il envoyait *"la mère abbesse"* (c'est ainsi qu'on appelait la cuisinière) dans les quartiers pauvres pour secourir les plus déshérités et lorsqu'un propriétaire terrien gémissait sur les chevaux qu'il fallait donner à la réquisition : *"Vous donnez votre fils, vous pouvez bien donner votre cheval !"*

Encore quelques mois et la grippe espagnole fit son apparition, faisant plus de victimes que la guerre. Cyprien la redoutait ; prémonition sans doute. Il vendit toutes ses propriétés. Une main invisible le dirigeait.

- *"S'il m'arrivait malheur, ma femme ne pourrait pas se débrouiller..."*

Aussi sûrement que sonne l'heure au cadran de l'horloge, son heure avait sonné et quittant la chaude lumière de la vie, Cyprien fut emporté pour toujours. Il avait quarante cinq ans.

FIN

ARLES DANS LA LITTÉRATURE (IV)

René GARAGNON a déjà publié cette rubrique intitulée "*Arles dans la littérature*", dans nos colonnes des bulletins n°69, 84 et 86. Principalement deux publications à ce sujet et remarquées :

- Arles dans la littérature, 1975, Imp. "*L'Homme de Bronze*", épuisé.

- Arles à travers les écrivains, in "*L'Astrado*" n°17, 1980, numéro spécial sur Arles (ouvrage collectif), épuisé.

Bien d'autres écrivains ont parlé d'Arles dans leurs oeuvres. L'auteur, continuant ses recherches, nous en donne une quatrième liste ci-dessous, inédite et que nous découvrons.

BAUDELAIRE (Charles) 1821-1867.

Dans le chapitre XXXIX du "*Spleen de Paris*", le poète évoque "*la vitalité endiablée du Midi français. Nîmes, Aix, Arles, Avignon, Narbonne, Toulouse, villes bénies du soleil, amoureuses et charmantes*".

Curieux accès de méridionalisme chez l'auteur de la nordique "*Invitation au Voyage*" nous dit Claude PICHOS dans son Baudelaire de la Pléiade. En effet, l'écrivain n'est jamais venu à Arles ni dans aucune autre des villes citées. Il connaissait seulement Bordeaux d'où il s'était embarqué le 9 juin 1841 pour l'île Maurice et l'île Bourbon.

Puisque nous parlons de Baudelaire, signalons qu'il existe une lettre de celui-ci à Amédée PICHOT, lettre du 15 mars 1865 envoyée de Bruxelles. Le poète en profite pour adresser à l'Arlésien, directeur de la Revue Britannique, ses "*Histoires grotesques et sérieuses*".

RILKE (Rainer Maria) 1875-1926.

L'écrivain autrichien visita la Provence, en particulier Arles et les Baux de Provence en septembre 1909. Il semble avoir été particulièrement frappé par la nécropole des Alyscamps, car il parle deux fois des sarcophages sans couvercles :

I Dans "*Les Cahiers de Malte Laurids BRIGGE*", son journal intime, à la fin du livre (paraphrase sur l'Enfant prodigue) :

"Des étrangers le virent sur l'Acropole, et peut-être fit-il longtemps un des pâtres des Baux et vit-il le temps pétrifié survivre à la haute race... Ou dois-je l'imaginer à Orange appuyé à l'arc de triomphe rustique ? Dois-je le voir dans l'ombre familière aux âmes d'Alyscamps, tandis que son regard hante les tombeaux qui sont ouverts comme les tombeaux de ressuscités ? "

II Dans les "**Sonnets à Orphée**" (sonnet X), 1922 :

*Vous qui n'avez jamais quitté mon souvenir
Je vous salue, ô vous, antiques sarcophages
Vous que l'onde joyeuse au long des jours romains
Arrose en son parcours comme un chant qui voyage.*

*Ou ces béants tombeaux ouverts comme les yeux
D'un joyeux pâtre qui s'éveille
Ô creux pleins de silence et de lauriers en fleur
D'où sortaient, palpitants, des papillons grisés.*

SAINT-JOHN PERSE (Alexis LÉGER, dit) 1887-1975

Le poète a visité Arles, les Baux et Glanum en 1963. Il en parle dans une lettre du 12 septembre 1963 à Jean BALLARD, directeur des Cahiers du Sud : "*Mon séjour en Camargue (suivi d'incursions à Arles, aux Baux et à Glanum) m'a livré bien d'attachantes choses, sans rien me faire oublier de notre randonnée de l'an dernier.*"⁽¹⁾.

Aux Alyscamps, il fut impressionné par l'oranger des Indiens Osages près du cénotaphe des Consuls, plus beau que ceux qu'il avait vus sur les bords du Mississipi.

CODY (William) 1846-1917

Cet aventurier chasseur de bisons, plus connu sous le nom de Buffalo Bill, devint directeur de cirque à la fin de sa vie. Il donna à Arles dans le pré de M. BERNARD aux Alyscamps deux représentations le 30 octobre 1905.

Sa lettre envoyée à sa soeur le même jour ne manque pas de piquant : "*C'est une ville ancienne bâtie par les Romains. Il y a deux mille ans, c'était une grande cité et un Roi y vivait. Aujourd'hui, c'est une vieille ville délabrée où vivent 29000 gens pauvres. Notre cirque s'est installé dans un vieux cimetière romain. Ils enterraient leurs morts dans des sarcophages creusés dans la pierre et posés sur le sol et les recouvraient de dalles. Nous avons été obligés de déplacer des tas de tombes pour accéder au site. C'est un lieu effrayant. La nuit toutes sortes de fantômes s'y promènent à ce qu'on dit. Ainsi ils auront leur place dans notre spectacle. J'ai eu toutes sortes de représentations mais celles-ci seront quelque peu différentes.*"⁽²⁾

(1) Saint-John Perse avait fait une excursion en Camargue en 1962 après avoir été reçu à Marseille par les "*Bibliophiles de Provence*".

(2) Renseignements fournis par M. Rémi VENTURE. Voir aussi "*Les Indiens de Buffalo Bill et la Camargue*", ouvrage collectif, Editions de La Martinière, s.d.

MACLEAN (Alistair) né en 1923

Cet écrivain écossais contemporain est surtout connu pour son roman d'aventures *"Les Canons de Navarone"* dont il tira un film à succès.

Dans *"Caravane pour Vaccarès"* (dont on fit aussi une adaptation cinématographique en 1973) il évoque assez bien la Camargue, les vieilles rues d'Arles et une course de taureaux dans les Arènes sans oublier la foire de mai sur les Lices : *"Il était tôt mais déjà les gens se pressaient sur le boulevard des Lices. Des commerçants du crû installaient des centaines d'éventaires sur les larges trottoirs. La chaussée était aussi encombrée. Des dizaines de véhicules, allant du poids lourd à la charrette à bras, déchargeaient toutes sortes de marchandises : des machines agricoles, tous les produits alimentaires, tous les meubles et toutes les étoffes imaginables, des bibelots souvenirs et d'innombrables brassées de fleurs."*

GIONO (Jean) 1895-1975

En plus des deux passages déjà cités (Préface à l'Album des guides bleus -1954 - et Ennemonde et autres caractères -1968 -), il y a deux autres textes où Giono parle d'Arles.

Dans *"Images de Provence"* tout d'abord, publié en 1961, chapitre : *"Il est vain de vouloir réunir ce que Dieu a désiré"*. Giono, venant de Salon, arrive à Arles en voiture par la nationale 113 qu'il appelle *"cette longue ligne droite lancée à travers le soleil"*.

"Arles était au début du siècle, malgré Saint-Trophime, les Arènes, le Théâtre antique et les Alyscamps, une de ces villes à rues ouvertes sur le vide qu'on voit dans les westerns. En dépit de l'urbanisme et de l'esprit moderne qui président à l'art de la construction, elle en a gardé quelque chose. Certaines de ses nuits sont ébranlées par des mugissements qui peuvent aussi bien venir du Rhône que du Minotaure. C'est la porte de la Camargue. La Camargue est un triangle rempli d'oiseaux et de bœufs."

Le deuxième texte de GIONO est un rejet sans appel de ce que l'on appelle *"folklore"*. Ne déclarait-il pas déjà, lors de ses entretiens radiophoniques avec Jean AMROUCHE en 1952: *"Je ne suis pas provençal, je ne décris pas la Provence : il n'y a pas une seule cigale en 36 romans"*⁽³⁾.

(3) On l'a à tort qualifié d'écrivain régionaliste alors que plus de la moitié de ses livres ne sont pas situés en Provence. N'oublions pas aussi ce qu'il disait à ses comédiens en 1960 lors du tournage de *"Crésus"*, le seul film qu'il ait tourné : *"Vous n'êtes pas ici dans une Provence de tutu panpan. Vous n'aurez pas de cyprès, pas de ciel vraiment bleu, pas de tambourinaires. Je vous donne l'aridité et le vent... La Haute Provence, ce n'est ni les cigales ni les boules ou l'apéritif sous les platanes"*. La scène se passait sur le plateau de Lure au-dessus du Contadour.

Il martèle de nouveau dans la préface de "Provence" publiée en 1957 : *"Ce pays, rien ne me préparait à l'aimer ! J'y suis né de rencontre. Ma mère était parisienne, d'origine picarde ; mon père sortait du Piémont. À l'âge où j'avais besoin de poètes pour comprendre le monde, on me proposa ex cathedra un chanfre de comice agricole, un barbichu à grand chapeau, valet du trône et de l'autel, plein d'emphase, de fausseté et de suffisance.*

Or, j'étais timide. Où le barde fracassait des tambours et fricassait des cigales, j'avais envie d'écouter le gémissement des solitudes.

Si les vraies traditions de mon pays avaient été ces chienlits qu'on faisait défiler dans Arles, ces fanfaronnades qu'on claironnait à tous les échos, je me serais fait naturaliser Samoyède.

Si ma langue avait été ce baragouin qui faisait se pâmer les vieux notaires, j'aurais appris le chinois pour m'exprimer."

CHAR (René) 1907-1988

De L'Isle sur la Sorgue au Pays d'Arles, il n'y a qu'un pas. Le poète est venu à Orgon en 1947 où il écrit *"La complainte du lézard amoureux"*, à Saint-Rémy (qu'il appelle *"Saint-Rémy des Alpilles"*) en 1949, aux Baux (il évoque les *"ruines incohérentes"* dans son *"Poème pulvérisé"* en 1951), à Arles aussi.

Dans un texte de mai 1985, il nous parle de Van Gogh :

"Je me suis toujours senti un rien en avant de ma sertissante existence le voisin de Van Gogh, que plusieurs saint-rémois m'avaient assuré être un peintre exalté, sinon peu sûr. Il sortait longuement la nuit, disparaissait entre d'épais cyprès que de rapides étoiles abordaient facilement, ou bien il ameutait le mistral à l'extrême avec la présence encombrante de son chevalet, de sa palette et de ses toiles ficelées à la diable. Ainsi chargé, il se dirigeait du côté de Montmajour, ruine signalée dangereuse.

Arles et les Baux, la campagne filante vers le Rhône étaient aussi les lieux d'errance et soudain de travail d'un peintre étrange par ses yeux et la rousseur de son poil, mais sans abord réel..."

MILLIN (Aubin-Louis) 1759-1818

Cet archéologue et numismate publia ses *"Voyages dans les départements du midi de la France"* en 1807.

Il parle de notre ville à plusieurs reprises : *"Cette ville, dont les rues désertes sont si tristes et si étroites, est-elle bien l'antique cité d'Arles ?"*

Les Arlésiennes ne sont pas oubliées : *"Leur teint est d'une blancheur éblouissante. Leurs traits sont agréables et réguliers, leurs cheveux d'un noir d'ébène ; leur sourire est gracieux, leur regard enchanteur et une vivacité piquante anime leurs visages"*.

SUARES (André) 1868-1948

Dans une lettre adressée à Louis JOU datée du 21 juillet 1923, le poète marseillais enterré aux Baux, parle des Alyscamps : *"Ô que ne puis-je, ce soir, m'étendre dans un grand sarcophage tout brûlant de soleil et rêver, le coeur battant et les yeux dans le ciel du crépuscule, en mangeant des figues et des olives jusqu'au lever rose de la lune."*

Rappelons que, grâce aux Amis du Vieil Arles, nous avons une place André SUARES (qu'un journaliste local s'obstine à appeler SUAREZ).

HENRIOT (Émile) 1889-1962

L'écrivain parisien a, dans son récit de voyages *"En Provence"*, publié en 1932, évoqué la place du Forum et l'Hôtel Nord-Pinus : *"Au tranquille hôtel Pinus, où je suis descendu, sur la petite place du Forum encadrée de platanes géants et de cafés déserts, devant la statue de Mistral, on m'a fait visiter les caves historiques, le sous-sol, de grandes galeries voûtées, substructions de l'ancien Forum. Voici le charbon, les bouteilles; et puis, un peu plus bas, des ossements pêle-mêle entassés, tout un cimetière vidé là. Les Anglais de passage ne se gênent pas pour emporter un fragment de crâne, une côte, un fémur : souvenir !..."*

Ce qui le frappe particulièrement c'est la mélancolie d'Arles : *"cette ville est si déchue de sa grandeur ! Et cette grandeur est si lointaine ! ... Arles a beaucoup souffert au cours des âges."*

Après avoir évoqué les destructions passées, il parle des ravages causés par *"les urbanistes brevetés, les archéologues abusifs et les-municipalités primaires. Ici une rue a été percée, là un cloître anéanti, là, d'affreux écriteaux de publicité, de hideuses enseignes."*

TOURNIER (Michel) né en 1924

"Au centre de Paris" — comme il le dit dans une de ses oeuvres — m'avait envoyé une lettre qui figure à l'avant dernière page de *"Arles dans la littérature"*, lettre où il justifie son amour pour Arles où il possède un pied-à-terre. Dans son livre *"Des clés et des serrures"* paru chez Hachette en 1979, il parle d'Arles *"une petite cité riante et ensoleillée"* et de la place du Forum *"l'un des lieux les plus intimes et les plus protégés de la ville... sur la place du Forum — appelée autrefois "place des Hommes" parce que c'était là que les valets de ferme venaient se faire embaucher — la statue du grand Mistral nous accueille. Il semble sur le point de partir, l'auteur de Mireille, avec son manteau sur le bras. Il ne manque que la valise",* disait-il de lui-même à propos de cette statue qu'il n'aimait pas trop. *"Il est vrai qu'il y ressemble furieusement à Buffalo Bill avec sa barbichette et son chapeau à large bord..."*

René GARAGNON



Les Armes d'Arles sous le Premier Empire

Photographie Jeaii-Claude TULOUP

Grâce à l'obligeance du Président Cérésola, nous pouvons enfin ajouter au dossier iconographique déjà publié les armoiries d'Arles telles qu'elles étaient utilisées sous Napoléon 1^{er}.

On y voit bel et bien le Lion d'Arles tenant le labarum — création du Marquis de Grille, alors maire d'Arles —, le fond bleu de l'écu imposé par Paris, l'insigne des "Villes de seconde classe" — c'est-à-dire de celles qui ne sont pas des préfectures... —, ainsi que les ornements extérieurs de l'écu...

NOTES SUR LE LION D'ARLES

Suite à la publication de notre article dans le numéro précédent de notre Bulletin (N° 112), nous pouvons ajouter ou préciser les choses suivantes :

Deux erreurs se sont inopinément introduites dans notre texte que nous tenons à corriger :

—> page 9, une correction zélée et intempestive a masculinisé le mot aigle dans une phrase que nous avons pourtant écrite ainsi: "*... les patriciens arlésiens ont pu vraisemblablement prendre un lion comme emblème pour s'opposer à l'aigle impériale...*"

Si le mot aigle est bel et bien masculin lorsqu'on parle d'ornithologie, il est par contre féminin en langue héraldique. C'est la raison pour laquelle on parle des aigles romaines ou d'aigles impériales... N'est-ce pas ces petites subtilités de la langue française qui en constituent son charme ?...

—>Une malheureuse interversion d'un paragraphe a été effectuée de la page 14 à la page 15, sans doute à cause d'une erreur informatique.

Il s'agit du texte suivant, qui se trouve par erreur au bas de la page 14, où il vient, si je puis dire, comme un cheveu sur la soupe après une citation empruntée à l'héraldiste Michel Pastoureau sur les règles de l'héraldique : "*Dans tous les cas, c'est seulement à ce moment qu'apparaît pour la première fois de manière officielle la couleur bleue de l'écu...*". Ce passage aurait dû se trouver au bas de la page suivante (p. 15), lorsque j'évoque la création du blason bleu par l'Armorial Général de France. Le lecteur le replacera dans son vrai contexte afin d'en comprendre le véritable sens...

Problème des couleurs du blason

Depuis la publication de notre étude, nous avons pu prendre indirectement langue avec l'héraldiste Michel Pastoureau que nous avons abondamment cité, au sujet du problème posé par la couleur blanche de l'écu arlésien original. S'il n'a pu évoquer que très brièvement cette question à l'antenne, Michel Pastoureau a émis l'hypothèse que seule une raison, sans doute parfaitement connue par les Arlésiens du Moyen Âge, pouvait expliquer l'existence d'un tel blason "à enquerre". S'agit-il d'une évocation symbolique ou politique alors connue de tous ?... D'une allusion à un événement s'étant déroulé à l'époque ?... Il est probable que nous ne le saurons sans doute jamais...

Il nous a paru intéressant de publier ces données afin de compléter celles du numéro précédent. C'est aujourd'hui chose faite...

Rémi VENTURE

NOËL

Pierre MAXENCE rédige toujours pour notre bulletin des articles ou des poèmes mettant en valeur notre Pays d'Arles (v. index BAVA).

À l'occasion de Noël, il nous livre ces quelques lignes pleines d'émotion.

C'est le beau jour de Noël
Le bel instant solennel
Où les enfants vont mettre leurs souliers
Au pied de la cheminée.
La belle nuit étoilée
Qui a conduit les bergers
Dans la cabane où le Sauveur est né.
Ils sont venus l'adorer
Et apporter offrandes et présents
Au pied du divin enfant.
Dans le vieux mas cette nuit
La famille est réunie,
Un pauvre enfant sur son lit de douleur
Regarde ses frères et ses soeurs.
Le pauvre paralysé, qui jamais n'a pu marcher
Leur voit sortir habits et sabots blancs
Pour, avec leurs parents,
Aller prier le Dieu venu sur terre
De guérir leur petit frère.

Quand tout le monde est parti,
Quelqu'un approche du lit
Et lui dit : viens nous allons nous aussi
À la messe de minuit.

Le malade avec effort
Se lève, s'habille et sort
Obéissant à celui qui a dit
Viens à moi, tu es guéri.

Main dans la main, à messe sont venus
...Le petit Pierre... et le petit Jésus !

Pierre MAXENCE

(à chanter aussi sur l'air de "Quand on prend un enfant par la main" d'Yves DUTHEIL).



Entre Nous

COMMISSION EXTRA-MUNICIPALE CULTURE.

Réunie en salle d'honneur le 29 novembre 2001, une présentation générale de ce qui existe et de ce que l'on pourrait envisager, en créant quatre commissions, a été énoncée aux Arlésiens concernés, par Claire ANTOGNAZZA, déléguée à la culture.

Beaucoup d'attentes, bien sûr, mais aussi pas mal de timidité dans les débats où le maire d'Arles et son adjointe ont dû amener un questionnement en particulier sur les manifestations perannuelles et les lieux envisagés pour celles-ci.

Les AVA pensent que les délocalisations en dehors du secteur sauvegardé et des Lices ne sont pas évidentes et porteuses ; qu'il y a d'autre part, pour un monument patrimonial classé, un certain devoir de respect à avoir dans son utilisation.

Un calendrier, autant faire que se peut, des manifestations de l'année devrait être établi.

Il serait souhaitable que la réservation de salle par les associations implique à la fois de leur part la prise de connaissance des dates des autres animations prévues mais aussi la communication obligatoire de la leur ; libres à ce moment-là de subir une concurrence, suivant leur choix !

Certains métiers d'art relèvent de l'individualisme (plasticiens, photographes, peintres, etc.) ; ne serait-il pas quelquefois utile de leur réserver préférentiellement des lieux et des mois bien médiatisés tout au long de l'année ?

Liberté et contraintes réglementaires ne font pas bon ménage mais est-ce toujours inconciliable ?

Les commissions qui vont se réunir le préciseront encore mieux.

Ne pas faire de doublons, penser à **faire participer l'Office du tourisme** à cause de sa programmation annuelle et **la Maison des Associations** qui regroupe la plupart de celles-ci.

Tout sera, après une concertation bien conduite, mieux utilisé y compris le patrimoine arlésien.

H.C.

CIRCUITS THÉMATIQUES DE L'OFFICE DU TOURISME

Voici les commentaires généraux que les AVA ont fait savoir à l'Office :

Les circuits sont très longs à parcourir ; n'ont pas été décomptés les temps d'arrêts et de visites des lieux-dits, et certains circuits doivent être repensés dans leurs parcours; ceci n'est pas évident non plus pour les handicapés ou les enfants accompagnants (poussettes, landaus).

Il existe de façon patente une inadéquation dans l'indication de ces circuits, par les logos (au sol) qui sont au contact d'agents physiques ou chimiques ; une solution meilleure serait l'application sur certains trottoirs ou plutôt par une signalétique à bonne hauteur à l'aide de petits panneaux "logotés".

Les échos et une mini-enquête réalisée, à chaque fois, auprès des visiteurs nous ont confortés par les réponses de ces derniers qui visitent la ville avec un guide à la main ; qu'ils regardent en l'air et pas le macadam ; que la signalétique au sol des quatre circuits, que nous leur avons signalée, leur est quasi inconnue (plus de 50% d'entre eux).

Plus caractéristique encore, les Arlésiens interrogés pour la plupart sont dans le même cas, c'est à dire qu'ils n'avaient pas vraiment porté cas à ces logos, même s'ils pensent que ces circuits doivent exister !

De même, une numérotation spécifique à proposer et conforme à celle du guide devrait être mise en évidence dès le n°1 du tracé concerné pour ne pas perdre le fil.

Les réfections successives de chaussées, de trottoirs, de rues ainsi que l'usure des logos montrent qu'il y a environ 30% de plaques correctes à côté de 40% d'effacées, 20% de cassées et 10% de disparues !

Ceci tend à démontrer que ces logos posés n'ont pas été surveillés ni entretenus à minima et n'ont pas fait l'objet d'un suivi qui, finalement est préjudiciable pour la découverte et finalement non attractif et sans intérêt véritable pour le visiteur.

Le négligé de la plupart des monuments surtout antiques et médiévaux (arbustes, herbes parasites avec les abords où sont fréquemment des déjections) n'est même plus à signaler, tellement cela est devenu banal et navrant !

Le report de la réglementation spécifique du secteur sauvegardé dont la réunion décisionnelle finale a été repoussée, fait que **l'on ressent partout une tolérance bien relâchée à propos des antennes paraboliques et des couleurs**. Il serait nécessaire et du rôle de l'Office du tourisme de signaler régulièrement les cas les plus criants aux services concernés et à l'architecte des Bâtiments de France. À suivre donc...

H.C.

LES CARMES... rue des Carmes

Le Crédit Mutuel, rue de la République, s'est agrandi. Il est à noter que c'est une volonté de ses responsables, bien épaulés par le service du patrimoine, qui a permis de dégager la voûte de l'ancienne chapelle de l'Assomption, latérale à la rue et à l'est de celle-ci.

Cette rue des Carmes actuelle représente au sol la nef détruite nord-sud de cette église des grands Carmes construite vers 1643.

Louis Jacquemin parlait de "*large sillon tracé par le char révolutionnaire dans une église*" puisque elle fut démolie après 1795. Le livre "*Rues d'Arles qui êtes-vous?*" bientôt prêt rappelle aussi la dénomination de "*rue des Morts*" donnée à cette rue à cause des tombes profanées que l'on voyait encore en 1820.

Il ne faut pas confondre cet ordre avec celui des petits Carmes ou Carmes déchaussés qui occupaient le bâtiment près de la voie rapide, le long de Craponne, construit en 1673 et en état d'abandon.

Nous renvoyons les lecteurs à l'article de René Garagnon sur l'église des grands Carmes dans le bulletin des AVA n° 71-1990.

Félicitons nous de la mise à jour de cette voûte aux très belles sculptures (la Provence du 4 décembre 2001) qui ont même étonné la spécialiste madame Vanessa EGGERT du Service régional d'archéologie.

Souhaitons que cette découverte puisse être visible du public, ou tout au moins pour des raisons de sécurité évidentes, elle puisse être visitée sur inscription par petits groupes.

H.C.

PIERRE : pillage., et perte identitaire

Notre confrère voisin et ami le "*Bulletin de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Beaucaire*" n°147, décembre 2000 s'était élevé à juste titre et vivement il y a un an contre le pillage des matériaux de construction d'époque.

La plupart, qui se trouvent à l'intérieur de bâtiments ou de maisons en réfection en centre ville, sont déménagés, changés de lieu ou disparaissent alors que les réhabilitations sont officiellement commencées. Les propriétaires, le plus souvent en secteur sauvegardé, doivent savoir qu'il est interdit de laisser faire n'importe quoi ; de même, les entrepreneurs ne sont pas toujours présents 24h/24h sur leurs chantiers pour surveiller.

La surveillance, la coercition, le pénal semblent impuissants face à ce fléau qui se développe à cause de l'accroissement de la demande des particuliers voulant "*valoriser*" leur maison, et de la valeur marchande de telles pièces appréciées par certains professionnels ou revendeurs.

On voit le long des routes ou dans certains salons d'antiquités, des marchands d'objets d'art ou anciens qui proposent de tels parements en pierre, des cheminées, des bancs, des statues... le tout certainement d'époque, vendu en règle au grand jour mais sans qu'il soit joint un "curriculum vitae" de la pièce à vendre.

Le plus souvent l'intérêt de celle-ci justement réside dans cette traçabilité qui en fait une partie de son charme.

Bien évidemment, tout ce matériel en pierre ancienne laissé dans un coin et abandonné se dégraderait au fil du temps et pourrait être perdu pour tous mais d'un autre côté c'est aussi une perte de la mémoire de ce patrimoine quelque part, même si ce commerce peut être considéré comme une reconnaissance de leur valeur en général.

Existe-t-il une réglementation souple mais précise aussi et que l'on pourrait faire appliquer afin d'éviter peu à peu une telle atomisation de si beaux morceaux antiques et sculptés de notre patrimoine ?

Cette question mérite une réflexion et une prise de conscience générale.

H.C.

CAHIERS DE DOLÉANCES 1789

Notre ami Pierre NERI, attire l'attention de nos lecteurs sur un travail universitaire réalisé récemment par un jeune étudiant du Pays d'Arles, monsieur J.-M. TORRANDELL.

Son mémoire s'intitule "*Les Arlésiens ont la parole : étude des cahiers de doléances de 1789*".

Le volume a été déposé au fonds ancien de la médiathèque d'Arles où il peut être consulté sous la cote B.7077/1 et 7077/2.

Les A.V.A. tâcheront de rencontrer l'historien en vue d'une publication éventuelle dans notre bulletin ou d'une conférence ?

BAPTISTÈRES EN PROVENCE (Professeur Jean GUYON)

Dans le cadre de l'exposition "*La Chrétienté en Provence*" dont le professeur J. GUYON est le commissaire, la conférence donnée par ce dernier le dimanche 9 décembre 2001 a été remarquable et particulièrement suivie à l'auditorium du Musée de l'Arles antique.

Signalons à ce propos la publication concernant le premier baptistère de Marseille situé sous la Major près du port marchand, publiée en 1905 par François ROUSTAN et rééditée par les éditions de l'Abbé Marcel PETIT C.P.M. place de l'Église à Raphèle.

Écrire à cette adresse pour se le procurer.

SOCIÉTÉ DES AMIS DU VIEIL ARLES

Pour la protection de son patrimoine historique et esthétique

Fondée en 1903 - Reconstituée en 1971

PRÉSIDENTS D'HONNEUR :

FRÉDÉRIC MISTRAL
PIERRE FASSIN
ÉMILE FASSIN
ANDRÉ VAILHEN-REMACLE
RENÉ VENTURE

ANCIENS PRÉSIDENTS :

AUGUSTE VERAN 1901-1903
AUGUSTE LIEUTAUD 1903-1923
JEAN LANDRIOT 1971-1974
RENÉ VENTURE 1974-1987
THÉRÈSE GUIRAUD 1987-1990

COMITÉ DE PARRAINAGE

HENRI AUBANEL - YVAN AUDOUARD - ELISABETH BARBIER - Louis
BAYLE 5ⁱ GASTON BONHEUR - MARCEL BONNET - HENRI BOSCO
JACQUES DE BOURBON-BUSSET - HEDWIGE BOUTIERE. ? MARCEL
CARRIERES - ANDRÉ CASTELOT - Duc DE CASTRIES - JEAN-PIERRE
CHABROL - ANDRÉ CHAMSON - EDMONDE CHARLES-ROUX - YVAN CHRIST
JEAN-PAUL CLEBERT. ALICE CLUCHIER - JEAN DESCHAMPS - PIERRE
DOUTRELEAU - MICHEL DROIT - MAURICE DRUON - GEORGES DUBY
ii LAWRENCE DURRELL - PIERRE EMMANUEL - HENRI-PAUL EYDOUX
Louis FERAUD - IRENE FOUASSIER - CHARLES GALTIER
RENÉ GARAGNON. P RENÉ JOUVEAU - CHRISTIAN LACROIX - HALLDOR
LAXNESS - Louis LEPRINCE-RINGUET - i' Duc DE LEVIS-MIREPOIX
JEAN-MARIE MAGNAN - CLAUDE MAURON - MARIE MAURON - JEAN
MISTLER - P MAURICE PEZET - 1 CHARLES ROSTAING - ODYLE RIO - ROBERT
SABATIER - PIERRE SEGHERS - CONSTANT VAUTRAVERS.

BUREAU

PRÉSIDENT : HENRI CERESOLA

VICE-PRÉSIDENTS : JEAN TERRUS, RÉMI VENTURE

SECRÉTAIRE : BETTY CHICCO

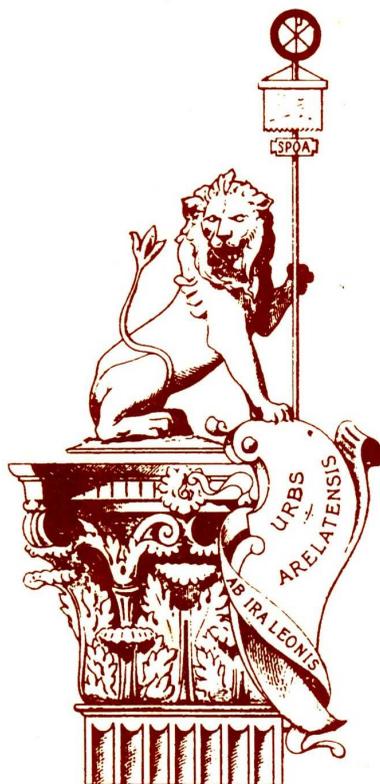
SECRÉTAIRE ADJOINTE : MARCELLE FERRARI

TRÉSORIER : ALBERT BROCHUT

ARCHIVISTE : ANNIE TULOUP

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

A. ARNOULT, M. AUDEMA, M. BAUDAT, J. CASTANET,
M. TH. CORDERO, P. MAXENCE, A. MICHEL,
D. RAINAUD, F. ROUX.
Responsable du Matériel : PAUL AUMONIER



Dépôt légal 1er trimestre 1997 - Imp. ROSSI - Arles
Directeur de la publication : H.CÉRÉSOLA
Commission paritaire : N° 52953 - ISSN 0988 - 9531